

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
GASTON WIET..... Henri Focillon	271
OSMAN AMIN..... Mohammed Abdoh (1849-1888)	290
ALEXANDRE KOYRÉ..... Réflexions sur le mensonge	310
D ^r LOTTE Le monde médical parisien au xvii ^e siècle (<i>suite</i>).	333

CHRONIQUE DES LIVRES

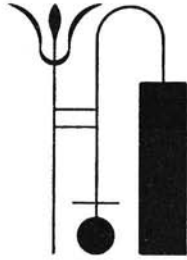
JEAN DUPERTUIS



ÉGYPTE: 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN

AGENDAS POUR 1944

la plus belle série d'Agendas publiés en Égypte



FABRIQUE : 8-16 RUE SHALDJIAN — LE CAIRE

ADMINISTRATION : 21 RUE SOLIMAN PACHA

TÉLÉPHONES : 47815 - 47404

R. C. 33103

SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

—
PORT-SAÏD

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

HENRI FOCILLON.

« Ceux qui ont reçu le don et
la mission de nous révéler la
beauté du monde demeurent
chers à nos cœurs. »

Dans les tout premiers jours de mars 1943, Henri Focillon (1) succombait des suites d'une crise cardiaque, certainement due aux soucis et aux fatigues de sa nouvelle existence : il avait fondé et dirigeait l'École Libre des Hautes Études à New-York. Les lettres françaises étaient frappées dans la personne d'un des savants qui lui faisaient le plus d'honneur, et ce maître dans le domaine de la connaissance se doublait d'un grand citoyen. Aussi le 6 mars, le général de Gaulle adressait à son successeur Jacques Maritain le télégramme suivant :

« J'ai appris avec un regret sincère et profond la mort du professeur Focillon dont l'effort émouvant a présidé et guidé le ralliement de toutes les Universités de France et de l'Empire

(1) Henri Focillon naquit en 1881. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé des lettres, docteur ès lettres, il fut professeur à l'Université de Lyon et directeur des Musées de cette ville (1913) ; professeur à la Sorbonne (1924), puis au Collège de France (1938). Depuis 1933, il donnait un cours d'histoire du Moyen Age à Yale University.

unies dans la résistance. Je vous prie d'agréer mes condoléances et de les transmettre à votre École douloureusement éprouvée par la mort de son fondateur.»

*
* *

Fils du graveur Victor Focillon, il avait donc pu, au cours de ses jeunes années, vivre au milieu des artistes, bénéficier d'une atmosphère, dans laquelle il puisa une vocation, celle d'historien de l'art. Cette circonstance lui donna assurément de très bonne heure le goût des problèmes artistiques, qu'il devait aborder avec une largeur de vues et une pénétration peu communes. « Dans l'atelier de mon père bien-aimé, dit-il lui-même, j'appris à toucher les instruments de toute maîtrise, à les reconnaître, à les nommer, à les manier, à les aimer. Tout pénétrés de chaleur humaine et brillants d'avoir servi, ils n'étaient pas à mes yeux des accessoires inanimés mais des forces douées de vie, non des curiosités de laboratoire, mais une magique puissance de suggestion.»

Il ne fut pas indifférent non plus qu'Henri Focillon ait vécu à l'École de Rome, ni que des hasards de carrière lui aient ménagé des séjours à Bourges, à Chartres, à Lyon ; chaque étape l'avait pourvu d'un trésor d'observations.

Cette sorte de prédestination fut sans doute essentielle, mais pour exercer sa profession Henri Focillon s'arma d'une solide érudition, renonçant de parti pris à une certaine facilité, que beaucoup croient de mise lorsqu'ils ont à écrire sur une œuvre d'art, en cachant leur pauvreté foncière par des cascades d'épithètes. Ce fut une existence exceptionnellement remplie, les volumes compacts succédant aux articles : les études les plus diverses y sont abordées par un esprit fortement synthétique, qui dominait toujours son sujet.

Artiste raffiné, savant de cabinet, Focillon montra, avant la création de l'Université de New-York, ses qualités d'homme

d'action éclairé. On vit bien à son passage à la direction du Palais des Arts, à Lyon, qu'il n'envisageait pas ses fonctions comme une sinécure. Son effort de réorganisation fut tel qu'on crut visiter un nouveau musée. Il y travailla toujours avec la même méthode, qui n'excluait pas les besognes les plus humbles, les détails les plus matériels, lorsqu'il les jugeait nécessaires à la mise en valeur d'un tableau ou d'une sculpture. Mettre en ordre un musée, pour Focillon, c'était tout un programme : « aider les familles spirituelles à se définir et à se lier, par-delà les temps, par-delà les lieux. » Ce classement d'un des plus importants musées de province l'amena en outre à préciser ses vues sur l'apport des peintres lyonnais : « Ils ont exprimé l'individualité, la puissance créatrice, l'étrange génie de leur ville, apte à la fois à la bataille quotidienne de l'action et aux formes les plus contemplatives de la pensée. »

Sa vie fut toute d'équilibre et de sérénité. Ses livres et son enseignement furent pleins d'idées générales, mais appuyées sur des faits rigoureux, exposés avec une précision minutieuse. Les détails sont toujours présents, dûment classés, suivant les normes de la philologie ou de l'épigraphie ; ils concourent à solliciter notre suffrage en faveur du beau qui, pour frapper nos sens, n'en est pas moins sujet à des définitions. On ne savoure que mieux la beauté, en mettant en valeur les éléments ingénieux qui participent à l'ensemble. Avec un tel cerveau, l'on comprend que l'histoire de l'art s'édifie, tout comme les autres sciences, sur un laboratoire. Focillon prétend être de ces historiens habiles à distribuer des séries et des familles dans le temps ou l'espace, mais il veut examiner les matières et les outils. D'ailleurs cette connaissance profonde des arts de tous les temps, de toutes les techniques, de tout l'univers, l'ont mis à même de déceler des rapports inédits et d'ouvrir des vues nouvelles à notre curiosité.

Ses études, par une sorte de mimétisme, épousent par leur

rythme les sujets traités : tantôt elles débordent d'une fougue passionnée, ce qui est le cas des pages sur Berlioz, avec lequel il se grise de fanfares ; tantôt la chaleur est plus discrète et plus harmonieuse, avec des vibrations tempérées. Mais la phrase est impeccable : chaque mot veut dire quelque chose de précis et ne saurait être remplacé par un équivalent, qui ne serait qu'un à-peu-près.

C'est vraiment une réussite et, après avoir constaté ses recherches menues, qui fouillent au scalpel les plus grandes œuvres, on peut appliquer à Focillon cette remarque décernée par lui aux grands artistes : « Le demi-savoir se plaît à détailler ses adresses, le génie les enchaîne, et c'est par une sorte de surprise que nous pouvons les isoler et les étudier. »

Écrivain prestigieux, professeur zélé, administrateur clairvoyant, Focillon fut un animateur d'une activité inlassable et, pendant longtemps, les ouvrages d'histoire de l'art, tant en France qu'à l'étranger, porteront la marque de son influence. L'œuvre de Focillon, rédigée avec ferveur, sera opposée à ceux qui parlent de la frivolité française : on n'y trouve pas cette anémie décadente, qui caractérise ces esthètes que sont les critiques d'art. Elle perpétuera son souvenir, celui d'une supériorité indiscutable dans les domaines de la fécondité et de l'originalité. Certaines pages de Focillon sont tellement limpides de forme, éblouissantes de vérité intrinsèque qu'elles se transmettront aux générations futures, qui se les approprieront de bonne foi : hommage inconscient sans doute, mais certain et de bon aloi.

Le rayonnement de ses écrits est et sera immense, mais l'action de Focillon se fit également sentir par les expositions qu'il dirigea, par son enseignement et ses innombrables conférences, tant en France que dans toute l'Europe et dans les Amériques. Ce qui fut important pour notre patrie, ce fut le nombre toujours croissant d'auditeurs étrangers, qui se pres-

saient pour suivre ses cours. Au sein de notre corps enseignant, qui a eu toujours à cœur cette partie de sa mission, Focillon fut un magnifique agent de l'influence internationale de la France. L'étudiant trouvait chez lui l'accueil le plus agréable et, lorsqu'il désirait vraiment travailler, il devenait l'objet des soins les plus attentifs. N'oublions pas la présence active de Focillon dans les Commissions de l'Institut international de Coopération intellectuelle, où il servait dignement en maintenant avec ses collègues étrangers des rapports empreints d'une amicale courtoisie.

Ses conférences déchaînaient l'enthousiasme, mais ses entretiens familiers tournaient vite à l'intimité fraternelle, car l'on rencontrait chez lui cette gentillesse des gens qui ont gardé des illusions et prétendent ne pas les perdre, cette « robuste bonhomie qui témoigne d'une allégresse humaine, acceptant la vie ». Sa conversation, déjà colorée de charme par sa musique câline, était émaillée de réflexions suggestives, de gamineries naïves et de malices sans cruauté : il réservait quelque brutalité aux discussions d'idées. Il avait conservé une fraîcheur d'enfant, et ses roseries ne devenaient féroces qu'en face de laideurs ou d'injustices criantes. Je ne puis m'abstenir de citer ces deux lignes par lesquelles il exécute la sculpture officielle contemporaine, qui reproduit « l'image en pied des tribuns, des inventeurs et des philanthropes, les véhémences des redingotes envolées, l'emphase du bronze et du marbre qui aggrave intégralement la laide stature de l'homme moderne ».

C'était un être d'une politesse affable et souriante, avec un esprit d'une remarquable lucidité, d'une belle et libre ampleur, il était ce qu'on aurait appelé au grand siècle un homme de bonne compagnie. Ajoutons qu'on voyait en lui « une émotion faite de bonheur humain et de sérénité », qu'il était d'un commerce sûr et d'un dévouement incessant : ce n'est pas rien d'avoir suscité d'indissolubles amitiés.

Sa vie paraît avoir été le développement d'une délicieuse réflexion bouddhique : « Un véritable artiste doit nourrir en son âme la douceur, la beauté, la magnanimité. Il lui faut en lui-même d'aimables pensées, des pensées onctueuses comme de l'huile. »

Lorsque j'évoque Focillon, j'entends malgré moi le Thème de la Joie de la Neuvième Symphonie, qui me rappelle à la fois sa solide carrure et sa nature optimiste. Je n'oublierai jamais son apparence toujours jeune, bien qu'il se soit voûté de bonne heure, « comme tous les hommes qui ont quelque chose de lourd à porter. » C'est au hasard des nominations universitaires que je dois d'avoir noué avec Focillon des relations affectueuses : plusieurs années de vie en commun, d'un contact quotidien, scellèrent nos liens. Je ne me remémore pas sans mélancolie ces souvenirs de la Faculté des Lettres de Lyon, mais j'éprouve une certaine fierté d'avoir vécu quelques années dans ce milieu d'un bel humanisme, d'où émergeaient, — je ne parle que de ceux que j'ai approchés, — Léon Clédat, Philippe Fabia, Henri Focillon, Paul Hazard, Henri Lechat, Philippe Legrand.

*
* * *

Le succès de l'œuvre de Focillon nous permet de voir le chemin parcouru depuis un siècle. Un esprit chagrin écrivait au lendemain de 1815 : « Les Français n'ont pas le moindre goût pour les arts : comment ces gens à l'eau de rose comprendraient-ils Michel-Ange ? Donnez-leur de la musique banale, édulcorée, elle convient à ces pauvres têtes. Donnez-leur des tableaux conventionnels et léchés, ils n'en demandent pas davantage. »

En regard de ces lignes de Stendhal, on peut placer cette page si émouvante, et si vraie socialement, sur la révélation de la musique de Berlioz, car elle nous amène à reconsidérer

le problème avec ardeur : « Beaucoup d'entre nous, dit Focillon, connaissaient et subissaient les extraordinaires prestiges de Wagner, pour qui luttait avec générosité l'élite française, mais nous nous plongeons dans la musique de Berlioz comme dans une Jouvence. Elle nous était à ce point humaine, énergique et réconfortante que nous voulions faire part de ses bienfaits même à ceux d'entre nous qui se refusaient à l'art des sons. Peintres, poètes et gens de lettres montaient ainsi le raide escalier qui conduisait à l'amphithéâtre des Concerts Colonne. Beaux prétextes d'esthétique et de philosophie que ces stations ardentes devant les portes longtemps closes ou sur les bancs rapés des places pauvres. Quel public que tous ces avides sans préventions ! C'étaient les maîtres et les élèves des Universités Populaires, tous les studieux, tous les enivrés de l'art, tous les vingt ans inspirés de Paris. Ses tumultes et ses sagesse emplissaient les gradins étroits. De là partait son enthousiasme ou sa colère. Mieux que les applaudissements mesurés ou les discrètes improbations du public d'en bas, il savait faire retentir d'un orage de plus le vaste puits qu'il dominait, fourmillant d'apparences et de sonorités. » Et cette réflexion finale nous remet en mémoire la cinglante apostrophe lancée par la tragédienne Duclos aux marquis du parterre qui s'esclaffaient au moment d'une tirade pathétique : « Ris donc, sot parterre, au plus bel endroit de la pièce ! »

Les ouvrages de Focillon conviennent à toutes les catégories de lecteurs : aux délicats, car en soi ce sont de splendides pages de français ; aux âmes sensibles, car c'est par la forme et la matière que les œuvres d'art sont analysées ; aux politiques, car Focillon a toujours envisagé la portée sociale des manifestations artistiques ; aux érudits enfin, car la documentation y est impeccable. Parcourons-les ensemble : nous y trouvons de vastes aperçus, fresques lumineuses qui ne souffrent pourtant pas d'être examinées à la loupe, tant elles

contiennent de fines réflexions, parfois inattendues, parfois prévues, mais alors empreintes d'une forte singularité. Jamais l'histoire de l'art, sujet magnifique en soi, n'a été présentée avec des vues aussi attachantes.

Focillon fut un grand artiste, un écrivain de classe, qui mit en pratique des théories qu'il a magistralement définies en une page d'anthologie : « Le style, ce n'est pas l'élégance toute pure, c'est quelque chose de plus, un sens supérieur de l'ordre, l'expression plastique de la noblesse intérieure, le rythme d'une vie puissante et grave. Dans les arts du dessin, il se manifeste par une largeur pleine d'audace sereine et d'innocence ; dans l'art d'écrire, par une économie pleine de dignité, qui bannit le trop-plein des mots, les chatoiements aimables, les tours singuliers ou jolis ; dans la parure, c'est, si l'on veut, une alliance de la modestie et de la hauteur qui va plus loin et plus haut que le rare et l'exquis. Le style, c'est le sceau des races supérieures et des grandes œuvres. »

On verra Focillon effectuer des recherches acharnées, car, comme historien, il n'ignore pas que les vérités dites d'évidence sont « les plus trompeuses de toutes ». Beaucoup d'archéologues auraient profité à méditer la leçon suivante : « L'histoire de l'art nous montre, juxtaposées dans le même moment, des survivances et des anticipations, des formes lentes, retardataires, contemporaines de formes hardies et rapides. Un monument daté avec certitude peut être antérieur ou postérieur à sa date, et c'est précisément la raison pour laquelle il importe de le dater d'abord. Le temps est tantôt à ondes courtes et tantôt à ondes longues, et la chronologie sert, non à prouver la constance et l'isochronie des mouvements, mais à mesurer la différence de longueur d'onde. »

Nourri des méthodes les plus rigides, Focillon n'était pas de ceux qui restent prisonniers de règles, dont il est forcé de reconnaître la valeur. L'origine géographique d'un artiste,

le milieu dans lequel il a vécu, les tribulations de son existence, sont minutieusement examinés. Nous possédons ainsi des études développées avec érudition, portant aussi bien sur les antécédents d'une œuvre, les conditions de sa création et les réalisations de la technique. Mais il ne faut pas s'y tromper, cette investigation sur ce que l'on pourrait appeler les indications extérieures n'est faite que pour montrer comment l'artiste a réussi, ou non, à nous émouvoir. Ainsi notre attention est nettement dirigée : le renouvellement des techniques ou la découverte d'un procédé nouveau sont des choses pleines d'intérêt, à condition qu'il y ait un don ou génie. Tout comme Piranese, son héros familial, Focillon n'aima que ce qui était grand et singulier, il s'attacha aux fortes personnalités qui ont bousculé les données les plus respectables ou qui partout sont restées elles-mêmes. Cela me rappelle une réflexion de Diderot qui louait Voltaire d'avoir été le seul homme dont le goût était resté pur et intact au milieu des barbares.

L'œuvre de Focillon est à lire en entier, car c'est souvent, nous semble-t-il, au hasard d'une rencontre qu'il formule une idée maîtresse et féconde. Quelle joie pour nous de découvrir, par exemple, cette définition de la peinture d'Occident : « Il ne nous suffit pas que les aspects de la nature et de la vie, tels qu'ils nous sont représentés par les peintres, soient d'accord avec nos habitudes spéciales, que notre regard soit sollicité de tourner autour des volumes réduits à deux dimensions et remis en relief par une juste répartition des ombres et des clairs, il faut encore que les personnages de nos tableaux expriment, avec encore plus de force que les vivants, les aspects momentanés et les bases durables de leur vie intérieure. Nous voulons que les paysages reflètent des états de conscience. Nous demandons aux maîtres que la composition de leurs œuvres obéisse, non seulement aux lois de l'équilibre et de l'harmonie, mais encore à une logique

interne, organisatrice des mouvements et des attitudes. De là une admirable enquête humaine, un sens du drame, une profondeur dont les arts de l'Orient ne nous offrent pas d'exemple.»

Un tel tempérament ne devait s'attaquer qu'à des géants, ou aux plus humbles, car nul n'a su mieux que Focillon dégager le lyrisme des arts populaires. Son ardeur le pousse vers « Cellini, le ruffian orfèvre, Hokousaï, le vieillard fou de dessin, et vers ce possédé de l'eau-forte, Piranese »; et son instinct lui fait aimer « les caprices aériens de Tiepolo, les déchaînements de Barye, la glaciale folie de Meryon, les orages de Victor Hugo, avec ses coups de plume violents comme des coups de griffe ».

Le premier en date et le préféré sans doute, ce fut Piranese. Le prodigieux graveur des Antiques et des Prisons est saisi à la gorge et c'est par un pur chef-d'œuvre d'érudition, un Catalogue raisonné de ses gravures que l'artiste nous est présenté. Ce travail de patience n'est qu'un moyen, la route la plus sûre pour mener à un jugement équilibré : c'est une conquête. Piranese lui a plu parce qu'il a dit : « J'ai besoin de produire de grandes idées, et je crois que si l'on ordonnait le plan d'un nouvel univers, j'aurais la folie de l'entreprendre. » Ce « poète des ruines » a eu une vie tumultueuse, comparable à la carrière aventureuse de Cellini : tous deux se sont évadés de la « mesquinerie du possible » : voilà qui est attachant.

Piranese est le premier artiste qui sut donner aux ruines de Rome leur aspect vrai, leur véritable grandeur, parce qu'il les a surprises, en quelque sorte, dans un instant sublime. Il a su faire revivre ces pierres rongées par le temps au moyen de jeux de lumière savamment ménagés, par l'irruption quasi-intempestive de bouquets de plantes entre les lézardes. La lumière solaire donne à ces débris une glorieuse majesté, amenuee par la familiarité avec laquelle les tiges et les

feuilles s'échappent de toutes parts, escaladant les assises, qui sont comme enlacées par d'harmonieuses courbes. Mais je me laisse entraîner, alors que Focillon l'a si bien dit : « Piranese est le poète de la Rome ancienne, croulant de décrépitude et majestueuse dans ses ruines mêmes. Il est avec passion un homme de la Renaissance, un homme de théâtre, de décor et de faste, autant qu'un archéologue du xviii^e siècle. Il sait draper aux flancs des architectures les formidables noirceurs de l'eau-forte, mais il enguirlande ses palais détruits de toute une vie luxueuse et sauvage, de toute une flore ardente du Nouveau-Monde. Mille échos de tumulte, mille frénésies se répercutent dans ses ruines. Il se complaît aux architectures impossibles, à l'illusion colossale des palais de théâtre, à la nuit démesurée de prisons conçues pour des châtimens surhumains. »

Piranese tenta Focillon peut-être aussi par une certaine nostalgie du passé, afin de vibrer avec lui des beautés de Rome, dont un urbanisme inexorable a modifié l'aspect. On connaît le passage de Chateaubriand : « La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine ; ces aqueducs qui, comme des rayons aboutissant à un même centre, amènent les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe ; le bruit sans fin des fontaines ; ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité ; ces monuments de tous les âges et de tous les pays ; des travaux des rois, des consuls, des césars ; ces obélisques ravés à l'Égypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce ; je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs et le dessin des montagnes, que vous dirai-je enfin ? Tout porte à Rome l'empreinte de la domination et de la durée. »

Avec Focillon nous mesurons la chance de Piranese : il a eu la révélation d'un monde échevelé et romantique, qui se présente parfois à nous comme reflétant un univers difforme ou infirme. Piranese nous intéresse comme homme, comme

artiste, mais aussi comme précurseur : n'a-t-il pas été l'initiateur d'Hubert Robert? N'a-t-il pas suscité la vocation et la manière de Vivant Denon? Et, puisque ce nom vient sous notre plume, Piranese nous intéresse enfin parce qu'il fut le premier peut-être à comprendre l'Égypte antique et à la mettre à la mode.

Que Focillon se soit voué à l'étude des Titans de l'art, sa bibliographie nous l'indique suffisamment : Cellini, Raphaël, Piranese, Hokousaï, Rembrandt, tels sont les titres des principales biographies qu'il a écrites. Lorsqu'il veut prendre un musicien, c'est Berlioz qui le fascine par sa solide architecture et sa véhémence. Ainsi nous sommes entraînés vers les sommets.

En dehors de ces longues monographies que nous venons de mentionner, nous devons à la plume de Focillon de grands ensembles sur les sujets les plus variés, depuis les *Pierres de France* jusqu'aux *Peintures romanes*, depuis l'*Art bouddhique* jusqu'à l'*Art roman*, en passant par l'*Art des sculpteurs romans* et les *Maîtres de l'estampe*. Deux volumes nous initient à l'Histoire de la peinture aux XIX^e et XX^e siècles. On ne saurait tout énumérer, mais je m'en voudrais de ne pas parler d'une œuvre très substantielle, la *Vie des Formes*, qui constitue comme son testament spirituel, son Discours de la Méthode, livre condensé, parfois difficile à lire, qui ouvre des perspectives insoupçonnées avant lui. Comme toutes les autres œuvres, ce « manifeste » est la preuve qu'une méthode rigoureuse s'allie très bien avec une sympathie passionnée pour le sujet choisi.

*
* * *

Je désire montrer par quelques citations appropriées comment réagit Focillon devant certains problèmes généraux ou particuliers de l'histoire de l'art.

« En sculpture, dit-il, il n'est pas possible de se sauver

par l'éclat du ton, par la profondeur de l'effet, par la philosophie du sujet. Il s'agit de volumes à trois dimensions autour desquels on tourne. Il importe d'abord que la forme, visible de partout, soit partout en équilibre, qu'elle se tienne, qu'elle nous donne à la fois le sentiment de la vraisemblance, de la noblesse et de la grandeur. Tel est, en effet, le mérite de Rodin, après Rude, après Barye, après Carpeaux.»

Ce qu'il demande à l'architecture, Focillon nous le dit admirablement : « Le privilège unique de l'architecture entre tous les arts, qu'elle établisse des demeures, des églises ou des vaisseaux, ce n'est pas d'abriter un vide commode et de l'entourer de garanties, mais de construire un monde intérieur qui se mesure l'espace et la lumière selon les lois d'une géométrie, d'une mécanique et d'une optique qui sont nécessairement impliquées dans l'ordre naturel, mais dont la nature ne fait rien. »

Bien entendu, Focillon a eu l'occasion de prendre position sur la question si débattue du romantisme et du classicisme, il l'a fait avec sa fougue coutumière, mais avec des accents nouveaux, qui nous éloignent des préjugés courants ou des définitions chagrines : « Il est impossible de limiter le romantisme à une querelle d'école ou, comme on dit au lycée, à un effort pour renouveler la langue. A le traiter comme un épisode, même essentiel, de l'histoire du goût public, on le dénature, on le diminue. Il jaillit de sources plus profondes. Il est une des forces créatrices du génie de l'Occident, dont il fait retentir en nous la pulsation immortelle. Par le romantisme, comme jadis par l'art des cathédrales, comme par l'humanisme, les maîtres de notre pensée ont voulu donner aux hommes, outre le principe et les lois d'une logique nouvelle, de plus généreuses raisons de vivre et d'aimer. L'examen exclusif de ses assises théoriques ne nous renseignerait pas sur son ampleur. L'œuvre diverse, extraordinaire et belle d'un petit précepteur genevois, incroyablement doué pour

sentir, ne le contient pas en entier. Il est toute l'histoire morale d'une époque travaillée par des malaises épiques. Il agite, il fait tressaillir le vieux monde, auquel il va conférer encore une jeunesse. Il frémit dans la Révolution française, il guerroye derrière Napoléon. Et quand ce formidable divulgateur de nouveautés disparaît, il laisse l'univers dépeuplé de lui, semblable quelque temps à une solitude où on le cherche, les hommes tremblants, effarés, anxieux des songes d'hier qui leur échappent et qui, récents encore par les années, reculent tout à coup dans un passé légendaire, il leur lègue un appétit de grandeur désormais conçu par l'histoire, exalté, sans être satisfait, par les rêves de l'art.»

En quelques lignes, Focillon ramasse l'opposition des styles roman et gothique : « L'art roman sommeille encore dans la matière, à la surface de laquelle il fait courir, par ondulations passagères, des méandres de figures emblématiques. Il modèle par méplats, distribue des indications d'ombres selon un système d'accents percés à la tarière. L'art gothique extrait les volumes des profondeurs, les mène à la lumière, les dote d'une vie organique et dramatique. »

L'art islamique ne fut pas pour Focillon un objet d'étude, mais il n'a pas manqué d'en définir l'esprit : « Qu'y a-t-il de plus éloigné de la vie, de ses flexions, de sa souplesse, que les combinaisons géométriques du décor musulman ? Elles sont engendrées par un raisonnement mathématique, établies sur des calculs, réductibles à des schémas d'une grande sécheresse. Mais dans ces cadres sévères, une sorte de fièvre presse et multiplie les figures ; un étrange génie de complication enchevêtre, replie, décompose et recompose leur labyrinthe. Leur immobilité même est chatoyante en métamorphoses, car, lisibles de plus d'une façon, selon les pleins, selon les vides, selon les axes verticaux ou diagonaux, chacune

d'elles cache et révèle le secret et la réalité de plusieurs possibles.»

Admirons cette magistrale définition de l'art japonais : « l'inachevé de la vie soumis à la largeur du style, dans la perfection de la matière. » Pénétrons dans le détail et grâce aux lignes suivantes, nous n'oublierons jamais la manière dont les artistes nippons ont conçu l'animal et la nature : « Accrochée au fruit du kaki, dont elle pompe le suc, la sauterelle ploie délicatement ses longs membres bien articulés, pareils aux ais savants d'une machine de guerre ; sur la plage à marée basse, les bêtes de la mer rampent ou sommeillent, et tous les prolongements de leur être : tentacules, cils, dards épineux, dessinés d'un trait sobre, pur et ténu, semblent bouger, vibrer, se contracter, se détendre, palper, avec l'hésitation molle et adroite d'un toucher aveugle. Les singes touffus sont des boules de poils, où brille tout à coup la sagesse ironique d'un visage rose et glabre de vieillard heureux. Tous les regards expriment une pensée mystérieuse, inquiète et vive ; tous les aspects, tous les hasards, jusqu'au bouquet de feuilles hirsutes brassées par le vent, nous communiquent l'ardeur secrète de leur âme. »

Et, pour terminer, ce délicieux morceau sur les enfants dans la peinture anglaise : « Tous, Gainsborough, Reynolds, Lawrence, les peignirent comme ils eussent peint un bouquet, avec les ressources d'une palette riche en tons puissants, délicats et frais, baignant dans la fluidité de l'huile qui les laisse, semble-t-il, tout humides encore, avec mille ingéniosités de pose et de costume, mais sans émotion. Au milieu des parcs plus somptueux que des palais, les fraîches petites filles, toutes rondes et toutes roses dans leur mousseline, les blondins vêtus de velours noir ont un don prodigieux de grâce animale, et en même temps la poésie des êtres rares, pétris d'une argile plus fine que les autres mortels ; on les devine merveilleusement armés de bonne humeur et de santé,

entourés de soins savants, distants et un peu tendres.»

Sauf erreur, l'étude sur Berlioz est la seule qui soit consacrée à un musicien. Pourtant Focillon n'ignorait pas que la musique était un art complet : « Elle va plus loin que la peinture, écrivait-il, elle est plus directe, elle s'insinue droit au cœur. L'art est tantôt l'équilibre et la clarté, tantôt il est l'énigme et le désordre. La musique, comme l'architecture, comme la peinture, peut alternativement s'adresser à l'intelligence ou, plongeant dans les réalités cachées, éveiller en nous les accords d'un monde inconnu. Alors l'art annexe à la conscience claire des éléments mystérieux qui élargissent les frontières de notre vie intérieure, la peuplent de figures étranges et charmantes. Alors la musique s'empare de l'inconscient, non seulement pour nous le représenter, mais encore pour l'orienter et pour l'enrichir. Elle revêt d'une magnificence solennelle toutes les formes et tous les prétextes de notre sensibilité, elle transfigure l'univers et nos cœurs. »

Consolons-nous, car la musique est éternelle, et nous aurons toujours la possibilité de profiter d'une audition d'une symphonie de Beethoven aussi belle qu'au temps de sa création. L'œuvre picturale est sujette à des accidents qui en ternissent l'éclat, elle peut être imprudemment restaurée, elle peut disparaître. Des commentaires comme ceux de Focillon aideront à des restitutions intellectuelles. En effet, lorsqu'il parle d'un tableau, « les personnages semblent parler et marcher, l'ombre devient ombre, le jour est jour, la chair est vivante, les yeux remuent, le sang coule dans les veines, et les étoffes chatoient ».

L'œuvre de Focillon a donc rassemblé tout ce qui fut grand et beau, et il a rempli le programme qu'il s'était tracé : « Se dépouiller de toute sécheresse, ne pas se confiner dans la spécialité d'un goût rare, dominer la chose écrite, choisir, lutter. »

*
* *

Dans cette existence si pleine et si active, Focillon a réservé une place à la vie civique. Il ne ressemblait pas à ce personnage d'Anatole France, qui « ne s'estimait pas assez dépourvu de tout talent pour s'occuper de politique ». Ses idées, il a eu l'occasion de les exprimer dans une plaquette tirée à peu d'exemplaires, consacrée à Ernest Renan, on va voir avec quelle chaude sympathie :

« Renan a toujours pensé que deux grandes forces politiques se partageaient l'histoire, l'une qui a ses origines dans les républiques grecques, l'autre dans les revendications prophétiques d'Israël, le libéralisme qui a pour but de hausser l'homme ou, tout au moins, de le rendre moins imparfait, la démocratie qui se propose de le rendre moins malheureux. Ce qui compte avant tout à ses yeux, c'est de sauver l'individu, et par conséquent la liberté. Par là, sa politique rejoint celle de Spinoza, dont il cite ce beau passage : « La fin dernière de l'État est, non pas de dominer les hommes, de les retenir par la crainte, de les soumettre chacun à la volonté d'autrui, mais tout au contraire, de permettre à chacun autant que possible de vivre en sécurité, c'est-à-dire de conserver intact le droit naturel qu'il a de vivre sans dommage, ni pour lui, ni pour autrui. Non, l'État n'a pas pour fin de transformer les hommes d'être raisonnables en animaux ou en automates ; il a pour fin de faire en sorte que les citoyens développent en sécurité leur corps et leur esprit, fassent librement usage de leur raison. »

« Renan, cet aristocrate accompli, n'a jamais eu la faiblesse de croire au primat de certaines classes. Entre les aristocraties historiques de l'Europe occidentale et l'élite dont il veut élargir le rôle, ou plutôt garantir l'activité spirituelle, il y a un monde. Et il faut prendre garde que, s'il n'aimait pas Caliban, tout en le reconnaissant apte à gouverner, après

tout, il avait de la tendresse pour le peuple, sa dupe éternelle, et même il le chérissait véritablement. Il a dit et senti admirablement son rôle dans les grands mouvements d'âme, dans les origines du christianisme, dans les commencements de l'ivresse franciscaine.

« Mais il était attristé par la dureté de cœur, par le manque absolu de détachement d'un siècle enfoncé dans le culte des intérêts matériels. Il était affligé d'entendre ces mots prendre dans certaines bouches une sonorité presque religieuse. Ce que l'argent, la passion de l'argent entraîne de brutal et de vulgaire le choquait. »

L'attitude de Focillon depuis l'armistice de 1940 est calquée sur les fières paroles prononcées autrefois par Beethoven : « Il ne faut pas se laisser aller aux plaintes quand le drapeau s'en va d'ici. Les larmes ne doivent pas tomber des yeux qui le suivent. »

Sans sortir de son métier, Focillon savait ce que valait la civilisation germanique : « Certaines des œuvres allemandes sont des outrages à la raison et révoltent en nous ce sentiment de la mesure que l'humanité d'Occident a reçu comme héritage de l'antique génie méditerranéen. D'autres sont nouvelles, étranges et belles. A travers ces images même, une Allemagne obsédante apparaît. La pensée gréco-romaine, la pensée française classique s'adressent à la raison universelle, à l'homme de partout et de toujours. Elles sont nées d'un certain terroir, elles en propagent le parfum, mais elles n'imposent rien, elles sont humaines et libérales. L'art de l'Allemagne moderne repose sur l'homme allemand, sur la raison allemande, sur la nature allemande. Si l'art s'appuie sur une armature de ce genre, c'est sa faiblesse. »

Au lendemain de Munich, le 28 octobre 1938, Focillon m'écrivait les lignes suivantes : « Je ne vous dis rien des tristes jours que nous traversons, sinon que la réaction des milieux étrangers que je puis saisir est bien cruelle. Je re-

monte comme je peux, dans mes lettres, le courant d'affreuse déception qui emporte nos amis, et je garde confiance. Tout n'est pas dit. Ce peuple, si fort, si intelligent, est en train de se retendre. Je ne crois pas à la constante force ascensionnelle des aventuriers. Mais il nous faut lutter partout, ... et en nous.»

Ainsi pour Focillon la création de l'École Libre des Hautes Études fut une revanche personnelle contre une certaine veulerie. Parcourons le manifeste qu'il a rédigé, et dans lequel il prône l'indépendance de la recherche, le respect de l'individu, la liberté spirituelle : « Profondément attachés à l'idéal de liberté, de justice et de civilisation qui a fait la grandeur historique des démocraties unies dans un combat sans merci contre l'ennemi commun, et respectueux des traditions intellectuelles de leurs universités, les professeurs de l'École Libre des Hautes Études s'engagent à vouer leur enseignement à la recherche de la vérité et au triomphe de la grande cause humaine pour laquelle leurs compatriotes continuent à lutter et à mourir.»

Lorsque nous apprenions, il y a quelque trois ans, qu'Henri Focillon assumait la direction d'un établissement d'enseignement supérieur, nous ne pouvions soupçonner qu'il s'agissait d'un testament sublime, du couronnement d'une existence si pleine d'un labeur fécond. Il est frappé brutalement, au début de ses fonctions nouvelles, non sans avoir marqué de sa volonté affectueuse l'œuvre inaugurée. A parcourir la liste des professeurs, l'on voit l'idée chère à son directeur, continuation logique de l'effort accompli par Focillon à l'Institut de Coopération intellectuelle. Le destin n'a pas permis à Focillon de vivre jusqu'à la victoire. Ses derniers écrits, que la *Revue du Caire* a publiés, témoignent de l'éternité de la pensée française dans la liberté, et l'on peut appliquer à Focillon le mot décerné par lui-même à Piranese : « Il disparaît sans s'être diminué ni démenti.»

Gaston WIET.

MOHAMMED ABDOH

(1849-1888).

Nous connaissons l'essentiel de la vie de Mohammed Abdoh grâce à une source excellente parce qu'authentique et offrant peu d'analogies dans la littérature musulmane. C'est une sorte de biographie que le penseur égyptien rédigea lui-même vers la fin de sa vie, à titre de réponse à des questions qui lui avaient été posées par son disciple Rachid Rida. Nous possédons, également écrits de la main du maître, bon nombre de matériaux constituant des documents fort intéressants sur la famille et l'éducation première de notre penseur.

*
* *

Mohammed Abdoh était fils d'un cultivateur égyptien. Né en 1849 à Mahallat Nasr, petit village de la province de Béhéra, il fit ses premières études à Tantah, où il resta trois ans sans manifester aucun goût pour le genre d'études qu'on y pratiquait.

Découragé par la conception scolaire de son temps, le jeune Abdoh eût été détourné de l'étude sans l'influence bien-faisante d'un grand oncle, le cheikh Derwich ; cet homme re-

marquable sut éveiller en son neveu le sens et le goût du mysticisme, et il resta pour lui jusqu'à la fin de sa vie un guide spirituel et un directeur de conscience. « Tous mes soucis disparurent, écrit Abdoh, sauf celui de me perfectionner dans la science et d'améliorer ma conduite ; et je n'avais personne pour me guider vers ces nouveaux objets de mes désirs, sauf le cheikh Derwich qui venait de me libérer de la prison de l'ignorance en m'ouvrant les portes de la connaissance, qui avait brisé pour moi les chaînes qui nous lient lorsque nous répétons aveuglément tout ce qu'on nous dit et m'avait ramené vers la vraie religion. Ce cheikh fut pour moi la clef de mon bonheur, s'il y a pour moi du bonheur en ce bas monde ; c'est lui qui me révéla mes dispositions naturelles, que j'ignorais moi-même. »

Le grand événement de la jeunesse de Mohammed Abdoh fut son entrée en 1866 à l'Université d'el-Azhar, le centre le plus important de la science islamique. Cependant le jeune Abdoh y passa deux ans sans tirer aucun profit des cours qu'il écoutait à l'Université, ce qui est dû sûrement à une méthode d'enseignement très arriérée et depuis longtemps figée. « On y surchargeait la mémoire des élèves d'un fatras de connaissances grammaticales très embrouillées et de subtilités théologiques faites pour rétrécir l'esprit et l'empêcher de se développer. »

Étudiant à el-Azhar, Abdoh traversa une crise intérieure ; on le voyait alors se livrer à des exercices d'ascétisme et essayer même de s'isoler et de fuir le monde. Mais il échappa à cette crise mystique grâce aux soins du même grand oncle.

Toutefois, une grande personnalité allait exercer sur Abdoh une influence profonde et lui montrer le chemin qu'il devait suivre : nous voulons parler de Gamal el-din el-Afghani. Cet homme d'un génie farouche était déjà pour les peuples d'Orient le champion de la libération religieuse et politique. Le zèle et le feu de sa personnalité attirèrent autour de

lui, au Caire, comme auparavant à Constantinople, un groupe de jeunes disciples enthousiastes auxquels il pouvait communiquer sans réserves son bagage de connaissances variées, inspirer un peu de son esprit critique et inculquer quelque chose de son courage. Du courage, en effet, il en fallait au Caire, en ces temps-là, pour s'exprimer librement. Le khédive Ismaïl ne tolérait aucune opposition et les autorités religieuses les plus hautes, longtemps tenues au silence sur les injustices, avaient acquiescé à cet état de choses. Dans le sombre état moral et intellectuel où se trouvaient alors les milieux azharistes, l'enseignement courageux de Gamal el-din éclatait comme l'apparition d'une lumière étrange. Voici en quels termes Renan faisait l'éloge de Gamal el-din : « La liberté de sa pensée, son noble et loyal caractère me faisait croire, pendant que je m'entretenais avec lui, que j'avais devant moi, à l'état de ressuscité, quelqu'une de mes anciennes connaissances, Avicenne, Averroès, ou tel autre de ces grands infidèles qui ont représenté pendant cinq siècles les traditions de l'esprit humain. » Nulle part ailleurs cet homme extraordinaire, ce « rénovateur de l'Orient moderne » n'a exercé une influence aussi profonde et aussi durable qu'en Égypte. Il est l'un des premiers artisans qui aient travaillé à développer l'esprit national dans ce pays. C'est à juste titre qu'on a pu lui attribuer le rôle historique du « père du nationalisme ». Toutefois Gamal el-din se fit le porte-parole du « panislamisme » politique, prêchant l'union de tous les peuples de l'Islam sous un seul califat, afin de pouvoir ainsi les émanciper de la domination étrangère. A ce propos l'on a écrit avec raison : « Gamal el-din prêchait une sorte de panislamisme *politique* ; aussi s'attachant fort peu à la théologie, se voua-t-il entièrement à la politique. Les gouvernements chrétiens, disait-il, s'excusent des attaques et des humiliations qu'ils font subir aux États musulmans en invoquant la situation arriérée de ces derniers ; cependant ces

mêmes gouvernements entravent de toute manière, et même par la guerre, toute tentative de réforme et de renaissance dans les pays musulmans. D'où la nécessité pour le monde musulman de s'unir en une grande alliance défensive pour se préserver de l'anéantissement ; et, pour y parvenir, il doit acquérir la technique du progrès européen et apprendre les secrets de la puissance européenne. Mais Gamal el-din n'entendait point substituer le patriotisme de religion au patriotisme de territoire ; il voulait que les efforts des pays musulmans convergeassent, indépendamment les uns des autres, vers un but commun : la libération politique. Et c'est pour régénérer la patrie turque, persane ou égyptienne qu'il travaillait à régénérer l'Islam qui influait profondément sur la vie politique et sociale des différents pays musulmans. Toutefois la tâche de la réforme religieuse incombera essentiellement à son fervent disciple Mohammed Abdoh, le véritable Luther de l'Orient.»

L'élite du Caire se rallia à Gamal el-din, et, sous la direction spirituelle de ce maître d'un rare magnétisme, Mohammed Abdoh se détourna définitivement des pratiques de l'ascétisme et prit goût à la vie active ainsi qu'à l'étude des sciences diverses, telles que la philosophie, les mathématiques, la morale et la politique, lesquelles ne figuraient pas dans les programmes d'al-Azhar.

La vie intellectuelle du jeune théologien commença donc à prendre une tournure nouvelle au contact des idées de son maître et c'est ainsi que nous voyons Abdoh s'efforcer à se libérer du traditionalisme religieux alors tout puissant. Le disciple a soif de science, de vérité et il rêve de justice et de bien. Il ne manque pas de manifester son enthousiasme pour Gamal el-din dans ses premiers écrits, parus en 1874 et en 1876.

A coup sûr Abdoh doit à son maître un esprit nouveau dans la compréhension des œuvres arabes classiques ; il lui

doit également le goût pour les écrits de culture occidentale accessibles en traduction arabe. Mais ce que le disciple retient avant tout du maître, c'est l'éveil du sentiment national, le goût de la liberté et la familiarisation avec l'idée constitutionnelle.

En même temps Abdoh s'intéresse vivement aux rapports politiques entre l'Orient et l'Occident et il admet la nécessité d'une reconstruction complète de la vie politique et sociale en Orient. En l'année 1876, il commence à rédiger des articles de journaux sur divers sujets de culture générale, où on le sent se dégager, parfois encore péniblement, de la technique et de l'esprit régnant dans les milieux azharistes.

En 1877 Abdoh obtient le diplôme qui lui confère le droit d'enseigner les diverses branches de la science islamique. Il gagne d'abord sa vie en qualité de professeur dans l'enseignement privé. Il donne ensuite à el-Azhar des cours de théologie, de logique et de morale. Ces cours semblent s'être distingués par une méthode nouvelle qui lui valut l'attachement d'un grand nombre d'étudiants. Devenu lui-même professeur, cet esprit curieux ne cessa jamais d'étudier, de s'instruire. Il s'appliqua aux sciences générales dites « modernes », parce qu'elles ne figuraient pas dans les programmes d'enseignement de l'université islamique.

Vers cette époque Abdoh s'affilia, semble-t-il, à la maçonnerie anglaise « Kawkab el-Chark » (Astre d'Orient), dépendant du « Grand Loge of England » qui comptait environ trois cents membres de l'élite du pays. Cette Loge « favorisait l'échange d'idées entre les hommes qui étaient au courant des dessous politiques et créait entre eux un lien de solidarité. C'était là l'embryon du parti national qui allait bientôt prendre les proportions que l'on sait ».

C'est en 1879 que Mohammed Abdoh fut nommé professeur d'histoire à l'École supérieure de Dâr al-'Oloum, et

professeur de littérature à l'École des Langues ; il remplit ses nouvelles fonctions tout en continuant ses cours à el-Azhar.

En même temps Abdoh se livre à l'activité journalistique que son maître Gamal el-din avait déjà recommandée. L'on sait que c'est en Égypte que la presse arabe a eu, dès l'origine, son foyer principal. En 1822 Mohammed Ali avait fondé au Caire le *Journal Officiel*, qui était une sorte de recueil des décrets officiels et un organe de propagande gouvernementale. Ensuite apparurent de nombreux journaux, pour la plupart dirigés par des Syriens ; la presse arabe connut une floraison particulière en Égypte sous le règne du Khédivé Ismaïl. L'intérêt que les Égyptiens portaient à la politique avait été suscité par des grands événements politico-sociaux, tels que l'inauguration de l'isthme de Suez (1869), le conflit turco-égyptien de 1869 et la guerre turco-russe de 1877. Pour la première fois l'opinion publique en Égypte commença à se manifester en 1877, année où les nationalistes égyptiens publièrent quelques journaux, entre autres *Misr* et *Watan*. On entendit alors également pour la première fois la devise : « l'Égypte aux Égyptiens ».

Dans ses Mémoires inédits sur les causes de la révolte d'Arabi, Mohammed Abdoh nous laisse un document intéressant : « Les Égyptiens avant l'an 1293 de l'hégire (1877), s'en remettaient complètement, pour leurs affaires publiques et privées, à la volonté du souverain et de ses fonctionnaires... Aucun d'eux n'osait hasarder une opinion sur la manière dont le pays était administré. Ils étaient loin de connaître l'état des autres pays musulmans ou européens, malgré le grand nombre d'Égyptiens qui avaient fait leurs études en Europe depuis Mohammed Ali jusqu'à cette date.

« Bien qu'Ismaïl eût institué en l'an 1283 de l'hégire (1866) une Chambre représentative, qui aurait dû apprendre

aux Égyptiens qu'ils étaient intéressés aux affaires de leur pays et que leur volonté était à consulter, dans l'occurrence, aucun d'eux, même dans l'enceinte de la Chambre, ne se rendait compte qu'il possédait ce droit inhérent à la représentation, soit que la loi stipulât expressément que la Chambre des délégués ne formulerait ses avis que dans la limite stricte des attributions du gouvernement, soit que le mode de travail fût vicié par le Khédive, qui avait l'habitude de faire connaître d'avance, par l'intermédiaire d'un émissaire, sa volonté aux membres qui, après une délibération pour la forme, prenaient des décisions conformes aux desiderata du Chef de l'État.

« Du reste, qui aurait osé manifester son opinion? Personne, alors qu'on pouvait, au moindre mot, être exilé de sa patrie ou dépouillé de ses biens, ou même mis à mort.

« Au milieu de ces ténèbres arriva Gamal el-din. Il fut bientôt entouré d'étudiants, puis de nombreux fonctionnaires et de personnages curieux de connaître des idées et des doctrines nouvelles vivement débattues. Ses élèves et auditeurs les propagèrent dans les villes égyptiennes et aidèrent au réveil des esprits, surtout au Caire.

« Mais ce faible rayon ne pouvait guère atteindre le puissant souverain dans sa haute sphère, cependant qu'il continuait à se développer lentement et vaguement dans toutes les directions, jusqu'à ce que la guerre éclatât entre la Turquie et la Russie en 1293 (1877). Les Égyptiens, vivement intéressés au sort de la puissance suzeraine, suivaient attentivement la marche des événements, sur lesquels ils furent renseignés par les étrangers qui recevaient les journaux d'Europe. Les quelques journaux égyptiens, de date récente, qui ne publiaient que des faits sans importance, commençaient à décrire les péripéties de la guerre, et il s'était créé un mouvement d'opinion et une sorte de polémique, inconnue jus-

qu'alors, entre les partisans de ces journaux et les mécontents. De nouveaux journaux furent aussitôt fondés pour rivaliser avec les anciens dans la publication des nouvelles et combattre leurs tendances. Aussi un désir irrésistible poussa-t-il les gens à s'y abonner avec une force plus forte que le despotisme.

« Avec le temps, les journaux touchèrent aux questions politiques et sociales concernant les pays étrangers et se mirent hardiment ensuite à traiter de la question des finances égyptiennes qui embarrassait le gouvernement. »

Au début du règne du Khédive Tewfik, Abdoh est nommé par Riad Pacha rédacteur au *Journal Officiel*. Le jeune théologien d'el-Azhar en devint bientôt le rédacteur en chef, et, sous son impulsion, le *Journal* transformé connut une activité et un éclat nouveaux ; et c'est là que se manifestèrent l'orientation et l'effort vers la réforme religieuse et morale qui caractérise l'œuvre de Mohammed Abdoh.

Puis vint le coup d'État de 1879 qui causa la chute du cabinet Nubar et des autres ministres européens, première conséquence du mouvement nationaliste qui commençait à se développer. Une autre conséquence plus grave fut la réaction de l'armée égyptienne contre les officiers turco-circassiens ; elle amena une révolte qui eut pour résultat l'occupation de l'Égypte par les troupes britanniques en 1882.

Au début Abdoh n'était pas partisan d'Arabi qu'il considérait comme le porte-parole des idées purement militaires. Abdoh se déclarait alors plutôt en faveur d'un régime d'autorité accompagné de réformes progressives dont le principal moyen était, pour lui, la diffusion de l'instruction et le développement de l'éducation morale et politique, appropriées à l'établissement d'une constitution libérale ; car, disait Abdoh à Arabi, si le peuple était réellement disposé à prendre part au gouvernement des affaires publiques, il n'y aurait aucune raison de réclamer cette participation par la seule

force militaire. Ce que les dirigeants de l'armée venaient de demander était donc illégitime, n'étant point une représentation de la volonté du peuple. Enfin Mohammed Abdoh « craint que ce trouble n'amène au pays une occupation étrangère ».

Mais devant le déroulement des événements Abdoh ne tarda pas à se rallier entièrement aux révolutionnaires et à devenir l'un des chefs écoutés du gouvernement nationaliste. Rappelons les faits : constitution du cabinet Baroudi, bombardement d'Alexandrie par la flotte anglaise, etc. Dans toute cette phase de la Révolution Abdoh lutta avec énergie pour la réalisation de la liberté et de l'indépendance du peuple égyptien.

Après l'échec d'Arabi, Abdoh, accusé de complicité avec eux, fut entre autres condamné à trois ans d'exil. Il choisit la Syrie où il alla s'installer en 1883. Son premier séjour en Syrie ne fut pas long : son maître Afghani, de retour des Indes, l'invita à aller le rejoindre à Paris.

C'est au début de 1884 que Mohammed Abdoh s'embarque pour la première fois pour la France. A Paris il retrouve son maître et c'est là que tous deux travaillent à fonder une société et un hebdomadaire politique consacré au pan-islamisme et à la défense des Orientaux contre la domination étrangère et le despotisme intérieur, et notamment contre l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre.

C'est le premier journal arabe qui ait paru en Europe, qui ait eu la conscience d'une telle mission, et qui l'ait défendue avec énergie et éloquence.

La vie de Mohammed Abdoh à Paris fut sans doute assez curieuse. Il travaillait ardemment à la rédaction de la Revue dont le bureau de rédaction servait également de lieu de réunion pour toutes sortes d'Orientaux à Paris : Hindous, Égyptiens, Syriens, Persans, Afghans. On y voyait Gamal el-din et Abdoh, parfois avec le journaliste égyptien James Sanua et

le persan excentrique Mirza Bakir. Ce premier séjour de Mohammed Abdoh à Paris ne semble pas lui avoir permis de se familiariser avec la vie parisienne, ni même avec la langue française, étant donné qu'il était, comme il nous le dit lui-même, absorbé par son travail à la rédaction de la Revue et qu'il ne rencontrait guère à Paris que des Orientaux.

Au début de l'été de 1884 Abdoh part pour l'Angleterre. Le Cheikh égyptien est reçu par son ami Wilfred Blunt, l'auteur anglais de l'*Histoire secrète de l'occupation de l'Égypte par les Anglais*. Blunt apporte à Abdoh son aide précieuse en vue d'atteindre par la presse l'opinion anglaise et de l'intéresser à la cause de l'Égypte. Il facilite également au cheikh égyptien des entrevues avec des hommes politiques et des membres du Parlement anglais, entre autres Randolph Churchill, père du Premier Ministre anglais actuel.

Après un court séjour à Londres, Mohammed Abdoh retourna à Paris pour reprendre son travail à la Revue. Mais, la politique anglaise faisant obstacle à sa pénétration en pays islamiques, la Revue ne put avoir qu'une courte existence. Cependant elle eut dans le monde musulman une immense influence sur le développement du nationalisme et du panislamisme à la fois. Abdoh et Gamal el-din déployèrent de grands efforts pour la maintenir. Toutefois, à y regarder de près, cette entreprise panislamique et révolutionnaire ne convenait que fort peu à l'esprit du cheikh égyptien, plus porté vers l'enseignement et la réforme progressive et évolutionniste.

C'est ainsi qu'on voit Mohammed Abdoh quitter Paris et regagner en 1885 Beyrouth, alors centre de culture arabe. Il est chargé d'enseigner à l'École Sultanya ; c'est là qu'il donne son fameux cours de théologie qui servira de base à son futur Traité de l'Unité de Dieu. En Syrie Mohammed Abdoh lit, médite et enseigne, s'intéressant toujours à tous les problèmes d'actualité philosophique ou religieuse.

Son activité de professeur est particulièrement féconde. Mais il ne s'occupe pas exclusivement de l'enseignement. Il fonde avec l'aide de quelques autres personnalités une Association religieuse secrète se proposant, entre autres objectifs, le rapprochement des trois grandes religions, l'Islam, le Christianisme et le Judaïsme, ainsi que la suppression de l'hégémonie de l'Europe. L'un des membres actifs de cette association fut Isaac Taylor, pasteur de l'Église Anglicane, qui essaya, semble-t-il, de propager ces idées en Angleterre. Ce pasteur serait entré en correspondance avec Abdoh et il aurait en conséquence parlé en faveur de l'Islam, publiant même dans ce sens quelques articles dans les journaux de Londres.

L'activité de Mohammed Abdoh dans cette Association ayant été, semble-t-il, interprétée en Turquie dans un sens politique défavorable aux intérêts du califat ottoman, le Sultan Abdul-Hamid s'en émut et fit des démarches auprès du gouvernement anglais pour faire gracier le cheikh égyptien et l'inviter à quitter la Syrie le plus tôt possible.

*
* *

C'est ainsi que Mohammed Abdoh termine sa vie d'exil et rentre en Égypte en 1888. On le nomma successivement juge aux tribunaux indigènes, puis conseiller à la cour d'Appel. Dans ses fonctions de magistrat il est bien connu pour son souci d'équité et par une indépendance d'esprit qui ne s'embarrasse jamais des formes de la procédure judiciaire.

Le magistrat égyptien professe des idées politiques bien plus modérées que celles professées auparavant par le patriote en exil. On le voit se détourner peu à peu des méthodes révolutionnaires telles que les avait préconisées son maître Afghani. Il concentre maintenant ses efforts en vue du relève-

ment de l'Égypte par la diffusion de l'enseignement, par l'éducation morale progressive et par l'adaptation des institutions sociales traditionnelles aux exigences de la vie contemporaine.

Nommé membre du Conseil d'Administration de l'Université d'el-Azhar, Mohammed Abdoh commence une activité inlassable afin de renouveler et de relever le niveau matériel, culturel et moral de cette vieille Université islamique. Sa campagne contre la soumission aveugle à l'autorité et son appel à l'esprit critique et à l'usage de la raison apportent des résultats indéniables dans le double domaine de la religion et de la morale. Son influence à el-Azhar se fait rapidement sentir dans le sens libéral des doctrines qu'il professe. Il institue des cours de sciences laïques, comme l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, les mathématiques et la philosophie, sciences qui ne figuraient pas dans les programmes de l'Université musulmane.

Nommé en 1899 Grand Mufti d'Égypte, Mohammed Abdoh donna à ce poste religieux un éclat jusqu'alors inconnu ; c'est dans cette fonction que l'influence modernisatrice d'Abdoh eut une immense portée. Chose significative, le Grand Mufti donnait lui-même un Cours sur le commentaire du Coran, cours d'un bout à l'autre animé d'un esprit nouveau. L'on connaît les trois célèbres *fetwa* (décisions religieuses) de Mohammed Abdoh, décisions où son esprit libéral se manifeste le plus clairement : la première autorisant les Musulmans à toucher des intérêts et des dividendes ; la deuxième les autorisant à consommer de la viande abattue par des non-musulmans ; la troisième leur permettant, le cas échéant, de porter un habit autre que leur costume traditionnel.

L'on imagine difficilement comment ces innovations, comme on les appelait alors, ont pu susciter tant de controverses, et ont même déchaîné la colère du parti vieux-musulman et

attiré au Grand Mufti pas mal de calomnies dont les motifs ne furent pas, d'ailleurs, purement religieux. Mais l'intérêt principal de ces décisions réside dans l'esprit de liberté et de tolérance dont le Mufti philosophe était toujours animé à l'égard des autres confessions. Elles dénotent en outre un effort indéniable pour concilier les prescriptions de l'Islam avec les exigences des temps modernes.

Mohammed Abdoh fut l'initiateur en Égypte de nombreux projets de réformes sociales dont certains ont été réalisés de son vivant. Il est l'un des premiers fondateurs de la « Société Islamique de Bienfaisance » dont le but était de propager l'instruction et d'apporter une aide matérielle et morale aux classes pauvres. Par son activité dans cette Société, Abdoh introduisit dans l'œuvre sociale des méthodes modernes, et, dans ce champ également, il essaya de faire la synthèse de la tradition islamique et de l'esprit de la civilisation moderne. Dans ce sens Abdoh est l'inspirateur du ministère des Affaires sociales réalisé tout récemment en Égypte.

Le réformateur égyptien put également fonder une « Société de la Renaissance des Livres Arabes », qui s'appliquait à éditer les chefs-d'œuvre des auteurs classiques arabes.

Il eut le mérite de travailler à la réforme des tribunaux religieux. On connaît son Rapport, qui reste une base pour la réforme de la procédure judiciaire dans les tribunaux de statut personnel. L'idée principale que Mohammed Abdoh développe dans le Rapport a son point de départ dans cette constatation élémentaire qu'il importe à l'État de relever le niveau intellectuel et moral des futurs juges, et en améliorant leur condition matérielle, de réorganiser leur recrutement sur de meilleures bases. C'est à Mohammed Abdoh que revient également l'idée de créer l'École des Juges religieux.

L'on connaît la fameuse polémique du Grand Mufti avec Gabriel Hanotaux, alors ministre des Affaires étrangères.

Hanotaux avait fait paraître en 1900 dans le *Journal*, à Paris, un article intitulé : « Face à l'islam et à la question musulmane. » Cet article fut reproduit en arabe par le journal égyptien *el-Muayyad*. Mohammed Abdoh répondit à l'article, reprochant à Hanotaux de se servir de son érudition historique pour troubler les idées des Français qui, pour la plupart, ne connaissaient pas l'islam. Mohammed Abdoh rejeta ensuite l'opposition et le jugement de valeur que Hanotaux avait établis entre Aryens et Sémites ; il nia également les différences supposées par Hanotaux entre le christianisme et l'islam sur la question de la nature de Dieu et sur celle de la prédestination. Le but que se proposait le Grand Mufti d'Égypte dans sa réponse au ministre français, c'était, comme l'a bien vu Rachid Rida, non seulement de défendre sa religion, mais aussi d'attirer l'attention des Musulmans sur leurs défauts et de rechercher les causes de leur décadence religieuse et politique.

Mohammed Abdoh eut une autre occasion de défendre l'islam. Il s'agissait de la réponse du Mufti à un article sur Averroès publié par le rédacteur chrétien de la revue *el-Gami'a*. Au cours de son article l'auteur essayait d'établir que le christianisme a été plus tolérant que l'islam pour les savants et les philosophes ; il affirmait en outre que les Musulmans sont partisans du fatalisme et négateurs de l'efficacité des causes secondes. La réponse de Mohammed Abdoh, parue d'abord en une série d'articles dans le *Manar*, et réunie ensuite en un volume, constitue un morceau d'apologétique musulmane moderne d'une grande valeur.

Le Grand Mufti fut un homme d'une intelligence ouverte et curieuse. Il était au courant des principales productions des penseurs européens. Il avait des idées précises sur la conduite des hommes et il savait apprécier les événements. Il compléta sa vaste culture par des voyages très nombreux en Afrique et en Europe et il se plaisait souvent à dire

qu'il avait besoin de faire ces voyages pour « se renouveler lui-même » ; il partageait en cela l'opinion de Michel de Montaigne.

Au courant de la civilisation des peuples modernes autant que de l'histoire des peuples anciens, il ne tarda pas à avoir l'idée de réformer les conditions religieuses de l'Égypte et l'éducation islamique tout entière.

Mohammed Abdoh avait de nombreux amis orientaux et occidentaux. Un éminent maître a récemment mis en lumière l'amitié entre le Grand Mufti et la Princesse Nazli Fadil. L'influence que cette dame cultivée et intelligente devait avoir sur la vie de Mohammed Abdoh et sur celle de quelques-uns du même cercle littéraire et politique est maintenant un fait généralement admis. Mohammed Abdoh entra en correspondance avec certains penseurs européens, entre autres W. S. Blunt, Gustave Le Bon, Herbert Spencer et Tolstoï. L'on sait l'histoire de l'amitié fidèle qui s'établit de bonne heure entre Abdoh et l'auteur de la *Secret History*. Également connue est l'admiration que le penseur égyptien avait pour Herbert Spencer dont il traduisit le livre sur l'Éducation. Le Grand Mufti alla jusqu'à rendre visite au philosophe anglais à Brighton et il eut avec lui des entretiens philosophiques sur Dieu et sur le monde, sur la disparition du spiritualisme et sur le règne de la force dans le monde moderne. A l'occasion de l'excommunication de Tolstoï le Grand Mufti d'Égypte adressa au penseur russe une lettre fort belle et généreuse.

De savants orientalistes, comme Edward G. Browne, ne manquaient pas de venir en Égypte pour assister au cours d'exégèse que le Grand Mufti donnait à el-Azhar. E. Browne avait une profonde admiration pour la personne de Mohammed Abdoh, comme en témoignent nombre de lettres que nous possédons.

Il est juste de rappeler la part d'Abdoh dans la création de

l'Université égyptienne, part qu'on oublie trop souvent en Égypte.

Toutefois un homme politique français l'avait déjà remarqué dès 1911 : « Cheikh Abdoh, écrit Germain Martin, avait conçu le dessein de faire naître en Égypte, à côté de l'impressionnante université religieuse d'el-Azhar une université musulmane, où l'on enseignerait les sciences d'après les méthodes modernes. Ainsi la vieille civilisation arabe serait régénérée par l'apport ininterrompu des résultats acquis par les savants d'Occident dans les sciences, les lettres et les arts. »

Si les dons intellectuels se manifestent chez Abdoh dans son œuvre, les qualités morales dominent toute sa personnalité. Fidélité, courage, générosité, amour du bien et patriotisme, tels furent les principaux traits de son caractère.

De la prison où il fut condamné pour ses idées libérales et son rôle d'animateur éclairé pendant la Révolution d'Arabi, Abdoh écrit une lettre où, faisant allusion à l'abdication de certains de ses amis qui, sous la menace, parurent le dénoncer aux Anglais, et ainsi tromper sa confiance, il termine sur des accents d'un cœur généreux, fidèle dans l'amitié et déterminé à faire le bien dans le monde :

« Non, écrit-il, je ne regrette rien ! ni mon empressement à faire le bien, ni mon audace à réaliser de nobles desseins, ni mon courage à défendre mes amis ainsi que tous ceux qui me touchent. Jamais je n'aurai de regret d'avoir fait le bien malgré l'ingratitude des hommes : et telle sera ma conduite dans l'avenir. Si je vis encore je ne cesserai de faire du bien, de courir au secours de ceux qui sont dans le besoin, d'aider les opprimés à rejeter le joug de l'injustice et de pardonner le tort qu'on me fait, pour montrer à mes compatriotes qu'ils ont tâtonné dans les ténèbres... Je donnerai alors la meilleure image de l'ami et je démontrerai par les

actes que l'ami est comme une seconde pensée dans un même esprit.»

Les traits de courage et de patriotisme dans la vie de Mohammed Abdoh ne manquent pas. Un exemple entre plusieurs autres vaut la peine d'être cité :

On avait l'habitude de décerner aux vieux professeurs d'el-Azhar des robes et des décorations correspondant à leurs grades académiques. A la mort de l'un des professeurs titulaires, le Khédive Abbas II transmit au Recteur de l'Université l'ordre oral d'adresser la robe avec le titre à un professeur qui était l'imam privé du Khédive. Le cheikh désigné n'ayant aucun mérite, on ne tint pas compte à l'Université de l'ordre du Khédive. Lorsque le corps des ulémas d'el-Azhar fut réuni, comme d'habitude, dans une cérémonie au palais khédivial, Abbas II, s'adressant au Recteur avec un visible mécontentement, lui reprocha de ne pas exécuter son ordre. Le Recteur balbutiant essaya de s'excuser ; mais aussitôt Mohammed Abdoh se leva et d'une voix grave dit : « Ce que le Conseil d'Administration de l'Université a décidé n'est rien autre que l'exécution de l'ordre de votre Altesse ; car c'est l'application du texte de la loi ratifiée par la signature de son Altesse le Khédive. Mais si vous voulez disposer des grades universitaires à votre bon plaisir vous n'avez alors qu'à décréter une loi nouvelle abrogeant l'ancienne loi ; vous pouvez ajouter, par exemple, un nouvel article ainsi conçu : « les grades honorifiques de l'Université seront distribués par nos ordres ! » Aussitôt que le Khédive, en présence du corps enseignant, eut entendu ces paroles lapidaires, son visage devint écarlate de colère et il se leva, signifiant par là que la séance était levée. Un tel courage chez Abdoh ne nous paraît pas du défi, mais c'est la confiance en soi d'un homme qui entend rester fidèle à son devoir sans aliéner sa liberté de pensée. Et comme l'écrivait le *Mokattam*, lors de la mort du Mufti : « Au sein même de l'Orient, dans les pays où règnent la peur, la terreur

et la tyrannie, Mohammed Abdoh fut un homme d'une âme courageuse et d'un esprit libre, un homme sachant exprimer ouvertement ses convictions et y rester attaché jusqu'au bout, bien que cet attachement à la conviction et cette hardiesse de caractère lui eussent valu maintes expériences fâcheuses. »

Mohammed Abdoh était un musulman convaincu. Cromer se trompait en lui attribuant un certain agnosticisme. Le Grand Mufti était surtout d'une piété délicate et profonde ; sa foi était si ferme et si intérieure qu'elle répugnait à toute ostentation. Des observateurs superficiels, ne voyant pas le Mufti faire ses prières ostensiblement, croyaient qu'il n'était pas très strict dans la pratique des rites et des devoirs religieux. Le poète Hafiz Ibrahim rapporte qu'il était lui-même du nombre de ceux qui avaient eu quelques soupçons sur la foi de Mohammed Abdoh, mais qu'il avait dû bientôt en reconnaître la sincérité et la chaleur, lorsqu'il eut l'occasion d'accompagner le Grand Mufti dans un voyage en Basse-Égypte. On rapporte par ailleurs qu'un certain notable de campagne, Osman Salit, ayant invité cheikh Abdoh et nombre de ses compagnons à passer la nuit chez lui, se réveilla par hasard avant l'aube et aperçut le Grand Mufti absorbé dans ses méditations et ses actes de dévotion.

La bonté d'Abdoh fut égale à sa force de caractère et à son sens du sacrifice. On sait qu'à la suite de l'incendie de Mit-Ghamr le Mufti se mit à la tâche, ingrate en Égypte, d'exhorter les riches à faire des donations en faveur des sinistrés. Après une tournée dans les villes et les villages égyptiens, ne ménageant ni son temps ni sa peine, Mohammed Abdoh put réunir la somme de 12 mille livres. L'on sait également que le Mufti répartissait ses propres appointements entre les familles nécessiteuses.

A cette figure déjà si grande s'ajoute donc l'attrait suprême de la bonté ; le souffle chaud de la fraternité universelle qui a

inspiré les grands mystiques fait toujours vibrer la voix du Grand Mufti. Le système théologique construit par lui n'exclut pas l'élan mystique.

Et de fait Abdoh a gardé dans son caractère et sa conduite bien des traits mystiques qu'il avait reçus de sa première éducation. L'influence de Gamal el-din contribua à établir chez lui cet équilibre heureux entre un mysticisme tout intérieur et un besoin prédominant d'action.

Comme un vrai *soufi*, Abdoh était dans sa vie à la fois souriant, compatissant généreux et courageux. Avicenne n'avait-il pas écrit : « Le contemplatif est accueillant, avenant, souriant. Comment ne sourit-il pas alors qu'il est joyeux de la Vérité et de toute chose, car il y voit la Vérité ? Il est courageux, car il est loin de craindre la mort. Il est généreux, car il est loin de l'amour des vanités. Enfin il pardonne, car sa conscience est préoccupée de la Vérité. »

Mohammed Abdoh était un homme de caractère doux et résolu à la fois, « un homme capable de rester profondément attaché à une religion assurant une vie paisible, heureuse, parce que faite de simplicité et de résignation, capable aussi de comprendre l'avantage d'une culture, d'une civilisation plus active, réclamant l'effort soutenu et la méthode logique dans tous les actes de la vie pour atteindre un but utile ». Comme le dit bien un orientaliste américain, « Mohammed Abdoh était un paysan, un produit du vieux sol d'Égypte avant de devenir Grand Mufti. Et dans son attachement à ce sol et dans son appel au patriotisme nous pouvons voir l'origine du parti nationaliste égyptien de nos jours — un singulier mélange de fidélité à un grand passé, de certitude religieuse et de patriotisme paysan ».

Mohammed Abdoh est mort le 11 juillet 1905, en pleine activité, sans avoir eu le temps ni les moyens d'accomplir tous ses projets de réforme. Le peuple et le gouvernement égyptien célébrèrent les funérailles du Grand réformateur

comme un deuil public. Sur son tombeau on fit graver les fameux vers du poète Hafiz Ibrahim :

« A la grandeur nous avons tracé un lieu de repos

« Et nous avons enterré ensemble la religion et le monde ».

*
* *

Telle fut la vie de Mohammed Abdoh ; vie en profondeur, harmonieuse et féconde, toute pleine de la plus pure vertu, la vertu qui donne.

Osman AMIN.

RÉFLEXIONS SUR LE MENSONGE.

On n'a jamais menti autant que de nos jours. Ni menti d'une manière aussi éhontée, systématique et constante.

On nous dira peut-être qu'il n'en est rien, que le mensonge est aussi vieux que le monde, ou, du moins, que l'homme est *mendax ab initio*, que le mensonge politique est né avec la cité elle-même, ainsi que, surabondamment, nous l'enseigne l'histoire ; enfin, sans remonter le cours des âges, que le bourrage de crâne de la première guerre mondiale et le mensonge électoral de l'époque qui l'a suivie ont atteint des niveaux et établi des records qu'il sera bien difficile de dépasser.

Tout cela est vrai, sans doute. Ou presque. Il est certain que l'homme se définit par la parole, que celle-ci entraîne la possibilité du mensonge et que — n'en déplaise à Porphyre — le mentir, beaucoup plus que le rire, est le propre de l'homme. Il est certain également que le mensonge politique est de tous temps, que les règles et la technique de ce que jadis on appelait « démagogie » et de nos jours « propagande » ont été systématisées et codifiées il y a des milliers d'années (1) ; et que les produits de ces techniques,

(1) On trouve déjà dans les dialogues de Platon, et surtout dans la *Rhétorique* d'Aristote, une analyse magistrale de la structure psychologique, et donc de la technique, de la propagande.

la propagande des empires oubliés et tombés en poussière nous parlent, aujourd'hui encore, du haut des murs de Karnak et des rochers d'Ankara.

Il est incontestable que l'homme a toujours menti. Menti à lui-même, et aux autres. Menti pour son plaisir — le plaisir d'exercer cette faculté étonnante de « dire ce qui n'est pas » et de créer, par sa parole, un monde dont il est seul responsable et auteur. Menti aussi pour sa défense : le mensonge est une arme. L'arme préférée de l'inférieur et du faible (1) qui, en trompant l'adversaire s'affirme et se venge de lui (2).

Mais nous n'allons pas procéder ici à l'analyse phénoménologique du mensonge, à l'étude de la place qu'il occupe dans la structure de l'être humain : ceci remplirait un volume. C'est au mensonge moderne, et même plus étroitement, au mensonge politique moderne surtout, que nous voudrions consacrer quelques réflexions. Car, malgré les critiques que l'on nous fera, et celles que nous nous faisons à nous-mêmes, nous restons convaincus que, dans ce domaine *quo nihil antiquius*, l'époque actuelle, ou plus exactement, les régimes totalitaires, ont puissamment innové.

L'innovation n'est pas totale, sans doute, et les régimes totalitaires n'ont fait que pousser jusqu'au bout certaines tendances, certaines attitudes, certaines techniques qui existaient bien avant eux. Mais rien n'est entièrement nouveau dans le monde, tout a des sources, des racines, des germes ; et tout phénomène, toute notion, toute tendance, poussés jusqu'au bout, s'altèrent et se transforment en quelque chose de sensiblement différent.

(1) En trompant son adversaire — ou son maître — le plus faible s'avère « plus fort » que celui-ci.

(2) Tromper, c'est aussi humilier, ce qui explique le mensonge souvent gratuit des femmes et des esclaves.

Nous maintenons donc qu'on n'a jamais menti autant que de nos jours et qu'on n'a jamais menti aussi massivement et aussi totalement qu'on le fait aujourd'hui.

*
* *

On n'a jamais menti autant... en effet, jour par jour, heure par heure, minute par minute, des flots de mensonges se déversent sur le monde. La parole, l'écrit, le journal, la radio... tout le progrès technique est mis au service du mensonge. L'homme moderne — là encore, c'est à l'homme totalitaire que nous pensons — baigne dans le mensonge, respire le mensonge, est soumis au mensonge à tous les instants de sa vie (1).

Quant à la qualité — nous voulons parler de la qualité intellectuelle — du mensonge moderne, elle a évolué en sens inverse de son volume. Cela se comprend, du reste. Le mensonge moderne — c'est là sa qualité distinctive — est fabriqué en masse et s'adresse à la masse. Or toute production de masse, toute production — toute production intellectuelle surtout — destinée à la masse, est obligée d'abaisser ses *standards*. Aussi, si rien n'est plus raffiné que la technique de la propagande moderne, rien n'est plus grossier que le contenu de ses assertions, qui révèlent un mépris absolu et total de la vérité. Et même de la simple vraisemblance. Mépris qui n'est égalé que par celui —

(1) Le régime totalitaire est essentiellement lié au mensonge. Aussi n'a-t-on jamais autant menti en France que depuis le jour où, inaugurant la marche vers un régime totalitaire, le Maréchal Pétain a proclamé : « Je hais le mensonge. »

qu'il implique — des facultés mentales de ceux à qui elle s'adresse.

*
* *

On pourrait même se demander — et l'on s'est demandé effectivement — si l'on avait encore le droit de parler ici de « mensonge ». En effet, la notion de « mensonge » pré-suppose celle de la vérité, dont elle est l'opposé et la négation, de même que la notion du faux pré-suppose celle du vrai. Or, les philosophies officielles des régimes totalitaires proclament unanimement que la conception de la vérité objective, une pour tous, n'a aucun sens ; et que le critère de la « Vérité » n'est pas sa valeur universelle, mais sa conformité à l'esprit de la race, de la nation ou de la classe, son utilité raciale, nationale ou sociale. Prolongeant et poussant jusqu'au bout les théories biologistes, pragmatistes, activistes, de la vérité, et consommant ainsi ce que l'on a très bien nommé « la trahison des clercs », les philosophies officielles des régimes totalitaires nient la valeur propre de la pensée qui, pour eux, n'est pas une lumière, mais une arme ; son but, sa fonction, nous disent-ils, n'est pas de nous révéler le réel, c'est-à-dire, ce qui est, mais de nous aider à le modifier, à le transformer en nous guidant vers ce qui n'est pas. Or, pour cela, ainsi qu'on l'a reconnu depuis bien longtemps, le mythe est souvent préférable à la science, et la rhétorique qui s'adresse aux passions, à la démonstration qui s'adresse à l'intelligence.

Aussi dans leurs publications (même dans celles qui se disent scientifiques), dans leurs discours et, bien entendu, dans leur propagande, les représentants des régimes totalitaires s'embarrassent-ils très peu de la vérité objective. Plus forts que Dieu tout puissant lui-même, ils transforment

à leur guise le présent, et même le passé (1). On pourrait en conclure — et on l'a fait parfois — que les régimes totalitaires sont au delà de la vérité et du mensonge.

Nous croyons, pour notre part, qu'il n'en est rien. La distinction entre la vérité et le mensonge, l'imaginaire et le réel, reste bien valable à l'intérieur même des conceptions et des régimes totalitaires. C'est leur place et leur rôle seulement qui sont, en quelque sorte, intervertis : les régimes totalitaires sont fondés sur *la primauté du mensonge*.

*
* *

La place du mensonge dans la vie humaine est bien curieuse. Les codes de morale religieuse, du moins en ce qui concerne les grandes religions universalistes, surtout celles qui sont issues du monothéisme biblique, condamnent le mensonge d'une manière rigoureuse et absolue. Cela se comprend du reste : leur Dieu étant celui de la lumière et de l'être, il en résulte nécessairement qu'il est aussi celui de la vérité. Mentir, c'est-à-dire, dire ce qui n'est pas, déformer la vérité et voiler l'être, est donc un péché ; et même un péché très grave, péché d'orgueil et péché contre l'esprit, péché qui nous sépare de Dieu et nous oppose à Dieu. La parole d'un juste, de même que la parole divine, ne peut et ne doit être que celle de la vérité.

Les morales philosophiques, quelques cas de rigorisme extrême, tels ceux de Kant et de Fichte, mis à part, sont, généralement parlant, beaucoup plus indulgentes. Plus humaines. Intransigeantes en ce qui concerne la forme positive

(1) Il est intéressant d'étudier, de ce point de vue, l'enseignement historique des régimes totalitaires, et ses variations. Les nouveaux manuels d'histoire des écoles françaises offriraient une ample moisson à la réflexion.

et active du mensonge, *suggestio falsi*, elles le sont beaucoup moins en qui concerne sa forme négative et passive : *suppressio veri*. Elles savent que, selon le proverbe, « toute vérité n'est pas bonne à dire ». Du moins pas toujours. Et pas à tout le monde.

Beaucoup plus que les morales à base purement religieuse, les morales philosophiques tiennent compte du fait que le mensonge s'exprime en paroles, et que toute parole (1) s'adresse à quelqu'un (2). On ne ment pas « en l'air ». On ment — comme on dit, ou ne dit pas, la vérité — à quelqu'un. Or, si la vérité est bien « la nourriture de l'âme », elle est surtout celle des âmes fortes (3). Elle peut être dangereuse aux autres. Du moins à l'état pur. Elle peut même les blesser. Il faut la leur doser, la diluer, l'habiller. En outre, il faut bien tenir compte des conséquences, de l'usage qu'en feront ceux à qui on la dira.

Il n'y a donc pas, généralement parlant, d'obligation morale de *dire* la vérité à tout le monde. Et tout le monde n'a pas le droit de l'exiger de nous (4).

Les règles de la morale sociale, de la morale réelle qui s'exprime dans les mœurs et qui gouverne, en fait, nos actions, sont bien plus lâches encore que celle de la morale philosophique. Ces règles, généralement parlant, condamnent

(1) Le terme « parole » est pris ici dans le sens le plus large d'expression et de suggestion. Il est évident que l'on peut mentir sans ouvrir la bouche.

(2) Les morales religieuses font de la vérité une obligation envers Dieu et non envers les hommes. Elles interdisent de mentir « devant Dieu » et non « aux hommes ».

(3) Cette considération est parfois présente même dans les morales religieuses. Du lait aux enfants, du vin aux adultes, dit saint Paul.

(4) On doit la vérité à ceux qu'on estime, à ses pairs et à ses supérieurs. Inversement, le refus de la vérité implique manque d'estime, manque de respect.

le mensonge. Tout le monde sait qu'il est « laid » (1) de mentir. Mais cette condamnation est loin d'être absolue. L'interdiction est loin d'être totale. Il y a des cas où le mensonge est toléré, permis, et même recommandé.

Là encore l'analyse précise nous amènerait bien trop loin. *Grosso modo* on peut constater que le mensonge est toléré tant qu'il ne nuit pas au bon fonctionnement des relations sociales, tant qu'il ne « fait de mal à personne » (2); il est permis tant qu'il ne déchire pas le lien social qui unit le groupe, c'est-à-dire, tant qu'il s'exerce non pas à l'intérieur du groupe, du « nous », mais en dehors de lui : on ne trompe pas les « siens »; quant aux autres (3)... ma foi, ne sont-ils pas justement « les autres »?

Le mensonge est une arme. Il est donc licite de l'employer dans la lutte. Il serait même stupide de ne pas le faire. A condition toutefois de ne l'employer que contre l'adversaire et de ne pas la tourner contre les amis et alliés.

On peut donc, généralement parlant, mentir à l'adversaire, tromper l'ennemi. Il y a peu de sociétés qui, tels les Maoris, soient chevaleresques au point de s'interdire les ruses de guerre. Il y en a encore moins qui, tels les Quakers, et les Wahhabites, soient religieuses au point de s'interdire tout mensonge envers l'autre, l'étranger, l'adversaire. Presque partout l'on admet que la déception est permise dans la guerre.

Le mensonge n'est pas, généralement parlant, recommandé dans les relations pacifiques. Pourtant (l'étranger étant un

(1) « Un gentleman ne ment pas. » La véracité est une vertu aristocratique, liée à la notion de « l'honneur ». — Pour l'esclave, elle n'est pas une vertu, mais un devoir, une obligation.

(2) L'hypocrisie des formes conventionnelles du comportement social — urbanité, politesse, etc., n'est pas « mensonge ».

(3) Les « siens » ont droit à la vérité; mais non les « autres ».

ennemi potentiel), la véracité n'a jamais été considérée comme la qualité maîtresse des diplomates.

Le mensonge est, plus ou moins, admis dans le commerce : là encore les mœurs nous imposent des limites qui ont tendance à devenir de plus en plus étroites (1). Toutefois les mœurs commerciales les plus rigides tolèrent sans broncher le mensonge avoué de la réclame.

Le mensonge reste donc toléré et admis. Mais justement... il n'est que toléré et admis. Dans certains cas. Il reste exception, comme la guerre, lors de laquelle, seule, il devient juste et bon d'en user.

Mais si la guerre, d'état exceptionnel, épisodique, passager, devenait un état perpétuel et normal? Il est clair que le mensonge, de cas exceptionnel, deviendrait, lui aussi, cas normal, et qu'un groupe social qui se verrait et se sentirait entouré d'ennemis n'hésiterait jamais à employer contre eux le mensonge. Vérité pour les siens, mensonge pour les autres, deviendrait une règle de conduite, entrerait dans les mœurs du groupe en question.

Allons plus loin. Consommons la rupture entre « nous » et les « autres ». Transformons l'hostilité de fait en une inimitié en quelque sorte essentielle, fondée dans la nature même des choses (2). Rendons nos ennemis menaçants et puissants. Il est clair que tout groupe, placé ainsi au milieu d'un monde d'adversaires irréductibles et irréconciliables, verrait un abîme s'ouvrir entre eux et lui-même ; un abîme qu'aucun lien, aucune obligation sociale ne pourrait plus

(1) Commerçant et menteur étaient jadis de notions synonymes. « Qui ne trompe, ne vend » dit un vieux proverbe slave. Aujourd'hui on admet que, pour le commerçant, *honesty is the best policy*.

(2) Le meilleur moyen de pousser l'opposition jusqu'au bout, c'est de la rendre biologique. Ce n'est pas un hasard que le fascisme soit devenu racisme.

franchir (1). Il paraît évident que dans et pour un tel groupe le mensonge — le mensonge aux « autres » bien entendu — ne serait ni un acte simplement toléré, ni même une simple règle de conduite sociale : il deviendrait obligatoire, il se transformerait en vertu. En revanche, la véracité mal placée, l'incapacité de mentir, bien loin d'être considérée comme un trait chevaleresque, deviendrait une tare, un signe de faiblesse et d'incapacité.

*
* *

L'analyse, bien sommaire et bien incomplète à laquelle nous venons de nous livrer n'est pas — loin de là — un simple exercice dialectique, une étude abstraite d'une possibilité purement théorique. Bien au contraire : rien n'est plus concret et réel que les groupements sociaux dont nous avons essayé d'esquisser la description schématique. Il ne serait pas difficile de donner, et même de multiplier, les exemples de sociétés dont la structure mentale présente, à des degrés divers, les traits fondamentaux ou si l'on préfère, la perversion fondamentale que nous venons d'indiquer (2).

Or ces degrés, dont nous avons d'ailleurs suivi l'échelle ascendante, expriment, nous semble-t-il, l'action de trois facteurs :

1° Le degré d'éloignement et d'opposition entre les groupes en question. Il y a loin de l'hostilité naturelle pour l'étranger, ennemi potentiel et même ennemi réel, à la haine

(1) La guerre état normal... L'hostilité du monde extérieur... Ce sont là les thèmes constants de la conscience de soi que les totalitaires inculquent à leurs peuples.

(2) Citons au hasard, l'entraînement au mensonge du jeune Spartiate et du jeune Indien ; la mentalité du marrane, ou du jésuite.

sacrée qui inspire les combattants d'une guerre religieuse (1) ; et loin de celle-ci à la férocité biologique qui anime ceux d'une guerre d'extermination raciale ;

2° Le rapport de forces, c'est-à-dire le degré de danger qui menace le groupe étudié de la part de ses voisins-ennemis. Le mensonge, nous l'avons déjà dit, est une arme. Et surtout l'arme du plus faible : on n'emploie pas la ruse contre ceux qu'on est sûr d'écraser sans grands risques : on rusera au contraire pour pouvoir échapper au danger (2) ;

3° Le degré de fréquence des contacts entre les groupes hostiles et leurs membres. En effet, si ces groupes, si hostiles soient-ils, n'entrent jamais en contact, ou seulement sur le champ de bataille, si les membres d'un groupe ne fréquentent jamais ceux des autres, ils auront — en dehors de la ruse guerrière — bien rarement l'occasion de mentir à ceux-ci. Le mensonge présuppose le contact ; il implique et exige le commerce.

Cette dernière remarque nous oblige à pousser l'analyse un peu plus avant. Supprimons l'existence autonome de notre groupe. Plongeons-le, tout entier, dans le monde hostile d'un groupement étranger, immergeons-le, tout entier, au sein d'une société ennemie, avec laquelle, cependant, il reste journellement en contact : il est clair que, dans et pour le groupement en question, la faculté de mentir sera d'autant plus nécessaire, et la vertu du mensonge

(1) C'est la mentalité de la guerre religieuse que traduit la formule célèbre : *non servatur fides infidelibus*.

(2) Le mensonge est une arme ; on ne l'emploiera donc pas si l'on n'est pas menacé et ne court pas de danger. Il en résulte qu'un groupement n'adoptera la règle du mensonge que si, étant le plus faible, il est attaqué et persécuté. S'il ne l'est pas, il reste exempt de la perversion étudiée par nous, même si — tels les Jaina et les Parsis — il forme une communauté absolument et rigoureusement fermée.

d'autant plus appréciée, que la pression extérieure, que la tension entre « nous » et les « autres », que l'inimitié des « autres » pour « nous », que la menace que ces « autres » font peser sur « nous », grandira et augmentera d'intensité.

Poussons, une fois de plus, jusqu'à la situation limite ; faisons croître l'hostilité jusqu'à la rendre absolue et totale. Il est clair que le groupe social dont nous sommes en train de suivre les avatars se trouvera obligé de disparaître. Disparaître en fait, ou bien, en appliquant jusqu'au bout la technique et l'arme du mensonge, disparaître aux yeux des autres, échapper à ses adversaires, et se dérober à leur menace en se réfugiant dans la nuit du secret.

L'inversion désormais est totale : le mensonge, pour notre groupe, devenu groupe secret (1), sera plus qu'une vertu. Il sera devenu condition d'existence, son mode d'être habituel, fondamental et premier.

*
* *

Du fait même du secret, certains traits caractéristiques, propres à tout groupe social en tant que tel, se trouveront accentués et exagérés au delà de la mesure. Ainsi, par exemple, tout groupement érige une barrière plus ou moins perméable et franchissable entre lui-même et les autres ; tout groupement réserve pour ses membres un traitement privilégié, établit entre eux un certain degré d'union, de solidarité,

(1) L'étude du groupement secret a été singulièrement négligée par la sociologie. Sans doute connaissons-nous relativement bien les sociétés secrètes de l'Afrique Équatoriale ; en revanche, nous ignorons tout, ou presque tout, de celles qui ont existé, et qui existent, en Europe. Ou, si parfois nous en connaissons l'histoire, nous ignorons la structure typologique de ces groupements, dont Simmel fut à peu près le seul à reconnaître l'importance.

d'« amitié » ; tout groupement attribue une importance particulière au maintien des limites de séparation entre lui et les « autres », et donc à la préservation des éléments symboliques qui en forment, en quelque sorte, le contenu ; tout groupement, tout groupement vivant du moins, considère l'appartenance au groupe comme un privilège et un honneur (1), et voit dans la fidélité au groupe un devoir pour ses membres ; tout groupement, enfin, dès qu'il se consolide et atteint une certaine dimension, comporte une certaine organisation, une certaine hiérarchie.

Tous ces traits s'exaspèrent dans le groupement secret : la barrière, tout en restant, dans certaines conditions, franchissable, devient imperméable (2) ; l'agrégation au groupe devient initiation irrévocable (3) ; la solidarité se transforme en un attachement passionné et exclusif ; les symboles acquièrent une valeur sacrée ; la fidélité au groupe devient le devoir suprême, parfois même unique, de ses membres ; quant à la hiérarchie, devenant secrète elle acquiert, elle aussi, une valeur absolue et sacrée ; la distance entre ses degrés augmente, l'autorité devient illimitée, et l'obéissance *perinde ac cadaver*, la règle et la norme des rapports entre le membre du groupe et ses chefs.

(1) Il y a, sans doute, des groupes — les groupes de parias — qui considèrent eux-mêmes l'appartenance au groupement comme un malheur ou un déshonneur. Ces groupes-là finissent généralement par disparaître. Mais tant qu'ils existent, ils considèrent toute évasion comme une trahison.

(2) Le type classique de groupement secret est le groupe auquel on accède par une initiation qui, généralement, comporte des degrés ; des groupes secrets héréditaires existent également, mais ils sont très rares et, de plus, ces groupes comportent eux aussi des initiations. Au fond, dans ces groupements-là, c'est l'initiation qui est héréditaire ou héréditairement réservée.

(3) Les groupes d'initiation ne sont pas nécessairement des groupements secrets.

Mais il y a plus. Tout groupement secret, que ce soit un groupement de doctrine ou un groupement d'action, une secte ou une conspiration — et, d'ailleurs, la limite entre les deux types de groupements est assez difficile à tracer, le groupement d'action étant, ou devenant presque toujours, un groupement de doctrine — est un groupement *à secret*, ou même *à secrets*. Nous voulons dire que, lors même que, pur groupement d'action, telle une bande de gangsters ou une conspiration de couloirs, il ne possède point de doctrine ésotérique et secrète dont il soit obligé de sauvegarder les mystères en les voilant aux yeux de non-initiés, son existence même est indissolublement liée au maintien d'un secret et même d'un double secret ; à savoir du secret de sa propre existence ainsi que des buts de son action.

Il en résulte que le devoir suprême du membre d'un groupement secret, l'acte dans lequel s'exprime son attachement et sa fidélité à celui-ci, l'acte par lequel s'affirme et se confirme son appartenance au groupe, consiste, paradoxalement, dans la dissimulation de ce fait (1). Dissimuler ce qu'il est et, pour pouvoir le faire, simuler ce qu'il n'est pas : voilà donc le mode d'existence que, nécessairement, tout groupement secret impose à ses membres.

*
* *

Dissimuler ce qu'on est, simuler ce qu'on n'est pas... Cela implique de toute évidence : ne pas dire — jamais — ce qu'on pense et ce qu'on croit ; et aussi : dire — toujours —

(1) Il en va tout autrement pour un groupement de propagande religieuse ou politique ouvert, groupement dont les membres acceptent ou recherchent le martyre en témoignage de leur foi, pour qui le martyre constitue un moyen de propagande et d'action.

le contraire. Pour tout membre d'un groupe secret, la parole n'est, en fait, qu'un moyen de cacher sa pensée.

Ainsi donc, tout ce qu'on dit est faux. Toute parole, du moins toute parole prononcée en public, est mensonge. Seules les choses que l'on ne dit pas, ou du moins, ne révèle qu'aux « siens », sont, ou peuvent être, vraies (1).

La vérité est donc toujours ésotérique et cachée. Elle n'est jamais accessible au commun, au vulgaire, au profane. Ni même à celui qui n'est pas complètement initié.

Tout membre du groupement secret, digne de son rôle, en a pleine conscience. Aussi ne croira-t-il jamais ce qu'il entendra dire *en public* par un membre de son propre groupement. Et surtout n'admettra-t-il jamais *comme vrai* quelque chose qui sera *publiquement* proclamé par son chef. Car ce n'est pas à lui que s'adresse son chef, mais aux « autres », à ces « autres » qu'il a le devoir d'aveugler, de berner, de tromper (2). Ainsi, par un nouveau paradoxe, c'est dans le refus de croire à ce qu'il *dit* et *proclame* que s'exprime la confiance du membre du groupement secret en son chef.

*
* *

On pourrait nous objecter sans doute que notre analyse, si juste qu'elle soit, s'écarte du sujet. Les gouvernements totalitaires ne sont, hélas, rien moins que des sociétés secrètes, entourées d'ennemis menaçants et puissants, et obligés, de ce fait, de chercher la protection du mensonge,

(1) Aussi faut-il distinguer soigneusement entre la déclaration publique et la communication, plus ou moins secrète et complète, de la vérité ésotérique aux initiés et aux candidats à l'initiation.

(2) Croire aux renseignements ou aux assertions ésotériques, c'est démontrer par là même l'insuffisance de son initiation ; c'est se disqualifier.

de se cacher, de se dissimuler (1). Et même les « partis uniques » qui forment l'armature des régimes totalitaires, ne peuvent, nous dira-t-on, avoir rien de commun avec des groupements de conspirateurs : ils opèrent, en effet, en plein jour. Aussi, bien loin de vouloir se fermer, et d'élever une barrière entre eux-mêmes et les autres, leur but, avoué et patent, est-il justement d'absorber tous ces « autres », d'englober et d'embrasser la nation (ou la race) tout entière.

D'ailleurs, on pourrait contester également le lien que nous prétendons établir entre totalitarisme et mensonge. On pourrait faire valoir que, bien loin de cacher et de dissimuler les buts proches et lointains de leurs actions, les gouvernements totalitaires les ont toujours proclamés *urbi et orbi* (ce dont aucun gouvernement démocratique n'a jamais eu le courage), et qu'il est ridicule d'accuser de mensonge quelqu'un qui, comme Hitler, a annoncé publiquement (et même imprimé noir sur blanc dans *Mein Kampf*) le programme qu'il a ensuite réalisé point par point.

Tout cela est juste sans doute, mais en partie seulement. Et c'est pour cela que les objections que nous venons de formuler ne nous semblent aucunement décisives.

Il est vrai que Hitler (ainsi que les autres chefs des pays totalitaires) a annoncé publiquement tout son programme d'action. Mais c'était justement parce qu'il savait qu'il ne serait pas cru par les « autres », que ses déclarations ne seraient pas prises au sérieux par les non-initiés ; c'est justement en leur disant la vérité qu'il était sûr de tromper et

(1) On sait cependant à quel point les régimes totalitaires cultivent chez leurs adhérents et leurs peuples la psychologie du juste persécuté, du peuple élu entouré d'un monde d'ennemis qui lèsent ses droits et le menacent dans son existence. Inversion caractéristique de la situation réelle, qui nourrit le sursaut d'infériorité des totalitaires.

d'endormir ses adversaires (1). C'est là une vieille technique machiavélique du mensonge au deuxième degré, technique perverse entre toutes, et dans laquelle la vérité elle-même devient un pur et simple instrument de déception (2). Il semble clair que cette « vérité » — là n'a rien de commun avec la vérité.

Il est vrai, également, que ni les États, ni les partis totalitaires ne sont des sociétés secrètes au sens précis de ce terme et qu'ils agissent publiquement. Et même à grand renfort de publicité. C'est que justement — et c'est en cela que consiste l'innovation dont nous avons parlé plus haut — ce sont des *conspirations en plein jour*.

*
* *

Une conspiration en plein jour — forme nouvelle et curieuse du groupement d'action, propre à l'époque démocratique, à l'époque de la civilisation de masses — n'est pas entourée de menace et n'a donc pas besoin de se dissimuler ; bien au contraire, étant obligée d'agir sur les masses, de gagner les masses, d'englober et d'organiser les masses, elle a besoin de paraître à la lumière, et même de concentrer cette lumière sur elle-même et surtout sur ses chefs. Les membres du groupement, de même, n'ont pas besoin de se cacher : bien au contraire, ils peuvent afficher leur appartenance au

(1) La technique du mensonge au deuxième degré a été, on le sait bien, largement employée par la diplomatie bismarckienne. Son utilisation, concurremment avec celle du mensonge simple — ce qui a pour résultat de confondre l'adversaire — est caractéristique de la diplomatie totalitaire.

(2) Déception des adversaires ; en revanche les « siens », les initiés et ceux qui sont dignes de l'être y trouveront l'annonce et l'expression de la vérité.

groupement, au « parti », ils peuvent la rendre visible et reconnaissable aux autres — et même aux leurs par des signes extérieurs, des emblèmes, des insignes, par le port de brassards ou même d'uniformes, par des gestes rituels accomplis en public. Mais autant que les membres d'une société secrète — et ceci malgré le fait, que nous venons de mentionner, que la conspiration en plein jour tend nécessairement à devenir une organisation de masses — ils garderont la distance entre eux-mêmes et les autres ; l'adoption de signes extérieurs d'appartenance au « parti » ne fera qu'accentuer l'opposition et rendre plus nette la barrière qui les sépare de ceux du dehors ; la fidélité au groupement restera la vertu principale de ses membres ; la hiérarchie intérieure du « parti » prendra l'aspect, et aura la structure, d'une organisation militaire, et la règle *non servatur fides infidelibus* n'en sera que plus scrupuleusement observée. Car la conspiration en plein jour, si elle n'est pas une société secrète, est tout de même une société à secret.

La victoire, c'est-à-dire la réussite de la conspiration, ne détruira pas les traits que nous venons de mentionner ; elle se bornera à affaiblir les uns, mais en revanche, à intensifier les autres et, tout particulièrement, à renforcer le sentiment de supériorité de la nouvelle classe dirigeante, sa conviction d'appartenir à une élite, à une aristocratie entièrement séparée de la masse (1).

Les régimes totalitaires ne sont rien d'autre que de telles conspirations, issues de la haine, de la peur, de l'envie, nourries par un désir de vengeance, de domination, de rapine ; conspirations qui ont réussi, ou mieux — et c'est

(1) On pourrait l'appeler « l'aristocratie du mensonge » si ces termes ne juraient pas entre eux. En effet, une élite du mensonge est, nécessairement, une élite mensongère, une cacocratie et non une aristocratie.

là un point important — ce sont des conspirations qui ont *partiellement* réussi : qui ont réussi à s'imposer dans leur pays, à conquérir le pouvoir, à s'emparer de l'État. Mais qui n'ont pas réussi — pas encore — à réaliser les buts qu'ils se sont proposés (1), et qui, de ce fait même, continuent à conspirer.

On pourrait se demander si la notion de la conspiration en plein jour n'est pas une contradiction *in adjecto*. Une conspiration implique mystère et secret. Comment pourrait-elle se faire en plein jour ?

Sans doute. Toute conspiration implique le secret ; secret qui concerne précisément les buts de son action ; buts qu'elle doit dissimuler justement pour pouvoir les atteindre et qui ne sont connus que de ceux qui « en sont ». Mais la conspiration en plein jour ne fait nullement exception à cette règle, car, ainsi que nous venons de le dire, tout en n'étant pas une société secrète, elle est tout de même une société à *secret*.

Comment toutefois une société de ce genre, c'est-à-dire une société qui opère sur la place publique, qui cherche à organiser les masses, et dont la propagande s'adresse aux masses, pourrait-elle garder un secret ? La question est tout à fait légitime. Mais la réponse n'est pas aussi difficile qu'elle le paraît tout d'abord. Elle est même assez simple, car il n'y a qu'un seul moyen de garder un secret : c'est de ne pas le révéler ; ou de ne le révéler qu'à ceux dont on est sûr : à une élite d'initiés.

Or, dans la conspiration en plein jour, cette élite qui, seule, est versée dans les buts réels du complot est, tout naturellement, formée par les chefs, les membres dirigeants

(1) Pour celui qui sait lire, le but de domination mondiale est clairement formulé dans *Mein Kampf*.

du « parti ». Et comme celui-ci exerce une action publique et que ses chefs agissent en public et sont obligés d'exposer publiquement leur doctrine, de faire des discours publics et des déclarations publiques, il s'ensuit que le maintien du secret implique l'application constante de la règle : toute assertion publique est cryptogramme et mensonge ; une assertion doctrinale autant qu'une promesse politique, la théorie (1) ou la foi officielle autant qu'une obligation contractée par traité.

Non servatur fides infidelibus reste la règle suprême. Les initiés le savent. Les initiés et ceux qui sont dignes de l'être. Ils comprendront, déchiffreront et perceront le voile qui masque la vérité.

Les autres, les adversaires, la masse, la masse des adhérents au groupement y compris, accepteront comme vraies les assertions publiques et, par là même, se révéleront indignes de recevoir la vérité secrète et de faire partie de l'élite.

Les initiés, les membres de l'élite, — et cela par une espèce de savoir intuitif et direct (2) — connaissent la pensée intime et profonde du chef, connaissent les fins secrètes et réelles du mouvement. Aussi ne sont-ils nullement troublés par les contradictions et les inconsistances de ses assertions publiques : ils savent qu'elles ont pour but de décevoir la masse, les adversaires, les « autres », et ils admirent le chef qui manie et pratique si bien le mensonge. Quant aux autres, à ceux qui croient, ils montrent par ce fait même qu'ils sont insensibles à la contradiction, imperméables au doute et incapables de penser.

(1) Les théories, c'est encore de la propagande. Propagée, il est vrai, par des non-initiés qui y croient.

(2) Une espèce de contact mystique s'établit pour l'initié — ou pour celui qui croit l'être — entre lui-même et le chef.

*
* *

L'attitude spirituelle que nous venons de décrire, attitude qui est celle de tous les régimes totalitaires et surtout, bien entendu, du régime totalitaire par excellence, c'est-à-dire du régime hitlérien (1), implique, de toute évidence, une conception de l'homme, une anthropologie. Mais pour être opposée à l'anthropologie démocratique, ou libérale, l'anthropologie totalitaire ne consiste aucunement dans un renversement de valeurs qui, en abaissant la pensée, l'intelligence, la raison, mettrait au sommet de l'être humain les forces obscures, « telluriques », de l'instinct et du sang.

Sans doute, l'anthropologie totalitaire insiste-t-elle sur l'importance, le rôle et la primauté de l'action. Mais elle ne méprise aucunement la raison (2). Ou du moins, ce qu'elle méprise, ou plus exactement, abhorre, ce ne sont que ses formes les plus hautes, l'intelligence intuitive, la pensée théorique, le *nous* comme l'appelaient les Grecs. Quant à la raison discursive, la raison ratiocinante et calculatrice, elle n'en méconnaît nullement la valeur (3). Bien au contraire. Elle la met si haut qu'elle la dénie au commun des mortels.

Dans l'anthropologie totalitaire l'homme ne se définit pas par la pensée, la raison, le jugement, justement parce que, selon elle, l'immense majorité des hommes en est dénuée.

(1) Le fascisme italien bien que *tempore prior* n'est qu'une pâle imitation, si ce n'est une caricature, du totalitarisme hitlérien.

(2) Elle méprise l'homme, et plus particulièrement, l'homme totalitaire. Cf. R. AVORD, *Tyrannie et mépris des hommes*, France Libre, n° 16, 1942.

(3) Comment le pourrait-elle? Le totalitarisme qui, *officiellement* (c'est-à-dire, prétendument et faussement) dénigre la raison et l'organisation rationnelle, au profit de la vision et de la liaison organiques, ne réalise en fait que la plus rigide des mécaniques.

D'ailleurs, peut-on encore y parler de l'homme ? Aucunement. Car l'anthropologie totalitaire n'admet pas l'existence d'une essence humaine une et commune à tous (1). Entre un homme et « un autre homme » la différence n'est pas, pour elle, une différence de degré, mais une différence de nature. La vieille définition grecque, qui détermine l'homme comme *zoon logicon*, repose sur une équivoque : il n'y a pas de liaison nécessaire entre *logos-raison* et *logos-parole*, pas plus qu'il n'y a de commune mesure entre l'homme, animal raisonnable et l'homme, animal parlant. Car l'animal parlant est avant tout un animal crédule, et l'animal crédule est précisément celui qui ne pense pas (2).

La pensée, estime-t-elle, c'est-à-dire la raison, discernement du vrai et du faux, décision et jugement, est une chose très rare et très peu répandue dans le monde. Une affaire de l'élite et non de la masse. Quant à celle-ci, elle est guidée, ou mieux, mue, par l'instinct, la passion, par les sentiments et les ressentiments. Elle ne sait pas penser. Ni vouloir. Elle ne sait qu'obéir et que croire (3).

Elle croit tout ce qu'on lui dit. Pourvu qu'on le dise avec assez d'insistance. Pourvu aussi que l'on flatte ses passions, ses haines, ses frayeurs. Il est donc inutile de chercher à rester en deçà des limites de la vraisemblance : au contraire, plus on ment grossièrement, massivement et crûment, mieux sera-t-on cru et suivi. Inutile également de chercher à éviter la contradiction : la masse ne la remarquera jamais ; inutile

(1) Entre les membres de « l'élite » et le reste de l'humanité, *l'homo sapiens* et *l'homo credulus*, il y a pour l'anthropologie totalitaire autant de différence qu'il y en a pour l'anthropologie gnostique entre les hyliques et les pneumatiques ou dans l'anthropologie aristotélécienne, entre l'homme libre et l'esclave.

(2) L'animal pensant recherche l'intellection ; l'animal crédule, la certitude.

(3) *Credere, obedire, combattere* — tel est le devoir du peuple. La pensée est réservée au chef.

de chercher à coordonner ce que l'on dit aux uns avec ce que l'on dit aux autres : personne ne croira ce que l'on dit aux autres, et tout le monde croira ce qu'on lui dit *à lui* (1); inutile de viser à la cohérence : la masse n'a pas de mémoire (2); inutile de lui dissimuler la vérité : elle est radicalement incapable de la percevoir; inutile même de lui cacher qu'on la trompe : elle ne comprendra jamais qu'il s'agit d'elle, qu'il s'agit du traitement auquel on la soumet (3).

C'est cette anthropologie-là qui est à la base de la propagande des membres de la conspiration en plein jour : et c'est le succès même qu'elle remporte qui explique le mépris littéralement surhumain des totalitaires — nous voulons dire des membres de l'élite qui sait — pour la masse (4), pour celle de leurs adversaires, comme pour celle

(1) La technique du mensonge multiple procède d'après le principe : « je suis oiseau, voyez mes ailes, je suis souris, vivent les rats » et offre le grand avantage de permettre la fausse confiance, équivalent psychique de la fausse initiation, qui donne aux trompés la (fausse) satisfaction de former une exception, de se croire dans le « secret », et d'éprouver un sentiment de supériorité et donc, de contentement, en voyant « les autres » succomber au mensonge.

(2) « Les Italiens sont des nordiques » déclara un beau jour Mussolini, après s'être pendant des années, publiquement, et par écrit moqué du racisme hitlérien.

(3) Aussi Hitler se permet-il d'exposer sa théorie du mensonge dans *Mein Kampf*. Très peu de ses lecteurs ont compris que c'était d'eux que l'on parlait.

(4) La notion de masse acquiert de cette façon un sens, en quelque sorte qualitatif et fonctionnel : la « masse » se définit par l'incapacité de penser, et celle-ci se révèle et se démontre dans et par le fait de croire aux doctrines, aux enseignements, aux promesses des *Führer*, des *Duce* et autres chefs des régimes totalitaires. Il est clair que pris dans ce sens, le terme « masse », désigne non plus une catégorie sociale, mais une catégorie intellectuelle et que les membres de la « masse » se recrutent bien souvent parmi ceux des « élites sociales ».

de leurs adhérents ; pour la masse, c'est-à-dire pour tous ceux qui les croient et les suivent ; pour tous ceux aussi qui, sans les suivre, les croient.

Nous n'allons pas contester le bien-fondé de cette attitude. Elle nous paraît, à nous, passablement justifiée. D'ailleurs, les représentants et les chefs des régimes totalitaires sont bien placés pour juger de la valeur intellectuelle et morale de leurs adhérents, de leurs dupes.

Nous nous bornerons simplement à constater que si la réussite de la conspiration des Totalitaires peut être considérée comme preuve expérimentale de leur doctrine anthropologique et de l'efficacité parfaite des méthodes d'enseignement et d'éducation fondées sur celle-ci, cette preuve ne vaut que pour leurs propres pays et leurs propres peuples. Elle ne vaut pas pour les autres, et notamment, pour les pays démocratiques qui, en demeurant obstinément incrédules, se sont montrés réfractaires à la propagande totalitaire : car, dans ces pays, cette propagande, bien que soutenue par des conspirations locales, n'a pu, en fin de compte, tromper qu'une certaine partie de la soi-disant « élite sociale ». Ainsi par un dernier paradoxe — qui, au fond, n'en est pas un — ce sont justement les masses populaires des pays démocratiques, de ces pays prétendument dégénérés et abâtardis qui, selon les principes mêmes de l'anthropologie totalitaire, se sont avérés appartenir à la catégorie supérieure de l'humanité et être composés d'hommes pensants, et ce sont, en revanche, les pseudo-aristocraties totalitaires qui représentent sa catégorie inférieure, celle de l'homme crédule et qui ne pense pas.

Alexandre KOYRÉ.

LE MONDE MÉDICAL PARISIEN

AU XVII^e SIÈCLE.

(SUITE.)

« A la Ville », la base de la clientèle est formée par la haute bourgeoisie et la noblesse de robe. Elles habitent les environs de la Faculté : le quartier Latin, le Marais et le Faubourg Saint-Germain.

Au delà, c'est déjà la périphérie de la Ville habitée par de petites gens, artisans ou ouvriers, qui n'ont pas les moyens de s'offrir les soins de MM. les Docteurs Régents, « gens de grand état et de grand salaire ». Aussi les habitants des faubourgs ont-ils l'habitude de s'adresser aux barbiers, plus modestes et se contentant de plus modiques honoraires. Le vrai médecin du peuple, au xvii^e siècle, est le barbier, non le médecin. Nous le retrouverons dans l'exercice de sa profession.

*
* *

La population parisienne comptait alors près d'un million d'âmes, dont les deux tiers environ vivaient dans l'enceinte fortifiée — elle ne correspond pas tout à fait à nos six premiers arrondissements actuels — alors que le troisième habitait les faubourgs et la proche banlieue — actuellement englobée

dans Paris. Quant à Passy, Montmartre, Montparnasse, Bercey... ce n'était plus la banlieue, c'était alors presque la province. Lorsque Boileau se rendait à sa « maison des champs » à Auteuil, c'était tout un voyage que de l'aller voir...

Pour soigner la première part de cette population il existe une centaine de Docteurs Régents, chiffre auquel il faut adjoindre celui des licenciés qui, faute d'argent, n'avaient pas poussé leurs études jusqu'au Doctorat, augmenté des Docteurs des Facultés de Province, de Montpellier notamment, qui, n'étant pas Docteurs de Paris y exerçaient illégalement, sous le couvert de quelque Grand Seigneur.

Cet appoint double à peu près le chiffre précédent qu'il porte à environ 250 médecins pour 650.000 habitants : un médecin pour 2.400 âmes alors qu'en 1935 par exemple on comptait un médecin pour 800 habitants.

Aussi la profession médicale était-elle fort lucrative : elle nourrissait largement son homme et même l'enrichissait. La vie n'était pas chère, notre Esculape ne payait ni impôts, ni patente, ni taille : il échappait à cette dernière en tant que Membre de l'Université exerçant une profession libérale, donc noble.

Aussi occupe-t-il une haute situation sociale. La bourgeoisie comme la petite noblesse aimaient à frayer avec les médecins et ainsi se nouèrent entre eux, littérateurs, philosophes, savants, avocats, etc., de solides amitiés qui n'ont jamais cessé depuis. Outre ce commerce spirituel, nos Docteurs ne dédaignent pas les plaisirs de la table : ils mangent de bon appétit et boivent sec. Si dans leurs thèses ils discutent de la valeur respective des vins, ils le font en connaisseurs, réservant l'usage des eaux minérales pour leurs clients. Les précautions Décanales, que j'ai citées au passage, en font foi. Ils aiment à se réclamer de leur célèbre collègue M^e François Rabelais qui, quoique clerc, ne dédaignait pas la table et prenait même quelques libertés avec le sixième commandement...

*
* * *

Notre Docteur Régent s'occupe aussi de politique et il est en général fort frondeur. S'il reste attaché à la Personne Royale, il ne rate pas une occasion de s'en prendre à ses ministres et nombre de « Mazarinades » ont des médecins pour auteurs. Gui Patin se distinguera particulièrement par la haine qu'il porte « au Mazarin », comme en témoigne la courte oraison funèbre qu'il lui décerne dans une lettre du 7 mars 1661.

« On dit ici qu'il y a plus de quatre jours que le diable auroit emporté le Mazarin, mais qu'il ne sçait par où le prendre tant il pue et que l'autre a peur que le Mazarin lui donne la peste, par la puanteur de son corps s'il le touche. Ce serait bien pis s'il était informé de la puanteur de son âme. » . . . Et quelques jours après il se demande : « Ce filou à rouge bonnet en avait-il une ? »

Gui Patin, d'origine picarde, était né en 1601 aux environs de Beauvais. Il appartenait à une famille de robe et son père était avocat. Il vint à Paris en 1617 et y commença ses études, en se faisant correcteur d'imprimerie pour vivre. Il était fâché avec sa famille qui malgré son refus voulait le destiner à la prêtrise.

Philiâtre de 1621 à 1627, ses études ne furent guère brillantes et il se distingua surtout par son opposition forcée aux idées nouvelles. Anti-harveyiste, il combattit farouchement les antimonistes, les apothicaires, ses grands ennemis, les médecins de Montpellier, etc. et enfin les chirurgiens qu'il traite de « laquais bottés ». Doyen de 1650 à 1652, il mourut en 1672, ayant passé sa vie entre ses deux passions : la lutte contre les modernistes, et d'autre part sa « bibliothèque » où il passe la plus grande partie de son temps.

Médecin fort averti malgré ses préjugés, ce ne sera pas toutefois à ses idées médicales qu'il devra de passer à la postérité, mais à son extraordinaire talent épistolaire, qu'il partage

avec Madame de Sévigné. Mais alors que la bonne marquise est en général assez peu médisante, Patin est sans contredit la plus mauvaise langue du Siècle comme la plus acérée. Dans ses fameuses *Lettres* qui forment un imposant ensemble, il se montre un très fin lettré, tout pénétré d'humanisme avec toutefois cette manie des citations grecques et latines, que partageaient la plupart de ses contemporains. Elles constituent un excellent témoin de ce qui se passait à Paris et à la Cour, ce qui fera dire à Sainte-Beuve, dans un de ses *Lundis* : « Pleines de crudité, de passion, de grossièreté quelquefois, de bon sens souvent, elles peignent au vif l'esprit et le génie de l'auteur. »

II

En marge de la médecine proprement dite, existaient au xvii^e siècle un certain nombre de professions paramédicales. Elles aussi méritent qu'on les étudie un peu en détail si l'on veut avoir une idée d'ensemble de l'art médical du temps.

Ces professions patentées sont celles des chirurgiens, des barbiers, des matrones ou sages-femmes et des apothicaires.

En outre, « en marge » de la médecine, vit une foule de charlatans, marchands de remèdes secrets, d'empiriques : inciseurs de hargnes, oculistes, renoueurs, arracheurs de dents, etc., tous exploiters de la crédulité publique, qui de tout temps ont fait florès.

*
* * *

Au xvii^e siècle, le médecin n'a pas encore totalement dépouillé l'habit du clerc.

De son ancienne formation ecclésiastique il conserve encore l'horreur du sang : *Ecclesia abhorret a sanguine*. Il dérogerait en s'abaissant à la pratique de la chirurgie, besogne manuelle, donc besogne d'artisan. Aussi s'adresse-t-il au barbier pour

les saignées et au chirurgien pour ce qui a trait à « bailler et administrer tous emplâtres, onguents et autres médicaments nécessaires pour guérir et curer toutes manières de cloux, boces, apostumes et toutes plaies ouvertes ». Cette définition de l'époque délimite à merveille les domaines respectifs des deux professions médicale et chirurgicale.

*
* *

C'est une histoire aussi instructive qu'amusante que celle de la lente ascension des chirurgiens, et de leurs démêlés avec leur toute puissante suzeraine, la Faculté de Médecine.

Chirurgiens et barbiers ont une origine commune : la corporation des barbiers du XIII^e siècle, qui se scindera plus tard en deux corporations rivales.

1^o Celle des *barbiers-laïcs* ou *barbiers-chirurgiens*, dits encore *chirurgiens de robe courte*. Simples artisans qui n'ont fait aucune étude, ils ignorent le latin ;

2^o Celle des *barbiers-clercs*, dits aussi *chirurgiens-barbiers*, ou *chirurgiens de robe longue*, qui, eux, parlent latin et pratiquent les opérations chirurgicales. Ce furent d'abord des clercs, appartenant le plus souvent au clergé régulier qui dans leur couvent s'étaient spécialisés dans la pratique des opérations de chirurgie.

Héritiers de leur savoir, les chirurgiens vont vainement chercher, du XV^e au XVII^e siècle, à se rapprocher des médecins dont ils convoitent la robe et le bonnet carré doctoraux, tenter ainsi d'élever leur profession manuelle au rang de profession libérale.

Ce n'est qu'en se rapprochant des barbiers laïcs, qu'ils méprisaient, qu'ils y parviendront bien tard, au milieu du XVIII^e siècle. Et leur triomphe sera de courte durée, car la Révolution balayera le « collège des chirurgiens » avec les autres vestiges

du passé. Après avoir vécu un pauvre petit lustre, la Faculté de Chirurgie mourra de male mort. Peut-être le xx^e siècle la verra-t-il renaître, tel le phénix, de ses cendres. . .

Au début du Grand Siècle, les deux corporations des chirurgiens-barbiers et des barbiers-chirurgiens sont toujours rivales.

Le 27 septembre 1601, jour de la fête patronymique de Saint Côme et Saint Damien, patrons des chirurgiens, naissait le futur Louis XIII. En souvenir de cette date, il s'affiliera à la corporation des chirurgiens, et il leur octroiera une fleur de lys dans leurs armoiries corporatives : à cela du reste se borneront ses bonnes intentions à leur égard. Les chirurgiens avaient fait construire à côté du couvent des Cordeliers une école, dite « Collège des chirurgiens » ; ils y conféraient des diplômes de compagnon et des licences d'exercer la chirurgie. Par une ironie du sort, c'est la Faculté de Médecine qui occupe maintenant les anciens locaux des chirurgiens : son École pratique, et le Musée Dupuytren ainsi que l'École des Arts Décoratifs, et une partie de la rue Racine sont construits sur cet emplacement.

Le titre décerné par le collège des chirurgiens donnait à son détenteur le droit d'ouvrir boutique avec l'enseigne distinctive des chirurgiens : savoir trois boîtes à onguents.

« Les maîtres chirurgiens, pour marque distinctive de ceux qui n'ont l'expérience et la science, ont ou peuvent avoir, au-devant de leurs maisons, l'enseigne Saint-Côme et Saint-Damien, avec trois bouëttes au dessous », nous apprend un auteur du temps (1).

Les barbiers-chirurgiens n'avaient droit, eux, qu'à trois bassins peints en jaune au-dessus de leur boutique.

(1) J. DUBREUIL, *Théâtre des antiquités de Paris*, p. 74, éd. de 1639 ; cité par FRANKLIN, *Les chirurgiens*, p. 88.

Las de lutter en vain, les chirurgiens se rapprochèrent de leurs anciens concurrents, les barbiers, et, se faisant tout miel, demandèrent, en 1655, à ne former qu'une seule confrérie. Les barbiers ne se firent pas trop tirer l'oreille, car un Édit royal de 1637 leur avait suscité d'autres redoutables concurrents : les barbiers-barbants et étuvistes. Ils ne furent pas fâchés, par cette fusion avec leurs anciens ennemis, d'agrandir le fossé entre eux et ces nouveaux concurrents.

Cette union fut sanctionnée en 1657 par un arrêt du Parlement, heureux lui aussi de voir se terminer d'interminables procès, par la réconciliation des antagonistes.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de la Faculté, furieuse de voir ses deux adversaires et féaux se réconcilier sur son dos. Elle rappela leurs devoirs envers elle aux deux associés, « race de méchants coquins bien extravagants qui ont des moustaches et des rasoirs », dit Gui Patin. Par un décret du 7 novembre 1660 elle leur interdit « de prendre qualité de bacheliers ni docteurs, faire lectures ni actes publics, porter robes ni bonnets ». Mais le Roi, en 1668, sanctionne la fusion en obligeant son premier barbier à céder à son premier chirurgien la place de chef de la « Nouvelle Communauté unie des chirurgiens et des barbiers ». Néanmoins, la Faculté continue la lutte et en 1672 elle définit aimablement ainsi l'art chirurgical devant le Parlement :

« La chirurgie est un art manuel borné à la diérèse, la synthèse et à l'exérèse. »

Deux ans plus tard, un Édit royal stipule que, pour reconnaître entre elles la communauté des chirurgiens et des barbiers et la nouvelle corporation des barbiers-barbants, ces derniers seront tenus d'avoir des boutiques peintes en bleu avec des bassins blancs pour enseigne, alors que la première en aura de jaunes. En outre l'enseigne de la nouvelle corporation devra être ainsi libellée : « X. barbier, perruquier, baigneur et étuviste. Céans on fait le poil et on tient bains et étuves. »

*
* *

Pour les gens « du monde », l'année 1686 eut un nom : l'année de la fistule. Le Roi, opéré par son premier chirurgien Félix, supporta courageusement, sans plainte, la douloureuse opération, qui réussit parfaitement. L'effet fut immense : tous les courtisans se précipitèrent chez les chirurgiens, affirme Dionis, mettant un point d'honneur à voir s'ils n'avaient pas besoin de subir la même opération que Sa Majesté. Nos chirurgiens en tirèrent gloire et profit et obtinrent en 1699 de nouveaux statuts dans lesquels la chirurgie était enfin considérée comme un art libéral. En 1699, nous ne tenons plus qu'à un fil au xvii^e siècle, et j'abandonne à leur sort les spécialistes du bistouri, pour en arriver à leurs voisins immédiats : ceux « qui font le poil ».

*
* *

Pour le bon peuple, la lutte entre chirurgiens et barbiers ne l'intéresse guère. Le « Barbier » était pour lui, de temps immémorial, le seul médecin auquel il s'adressait, saignant pour quelques sols, et faisant mille autres métiers, comme on en peut juger par l'annonce suivante du Sieur Isaac Macaire, cueillie dans *Le Maguet*, et dont je respecte la savoureuse orthographe :

« Isaac Macaire, barbier, perruquier, chirurgien, clerc de la paroisse, mestre d'École, maréchal et accoucheur, raze pour un sout, coupe les cheveux pour deux sous et poudre et pommade par dessus le marché les jeunes demoiselles joliment élevées, allume les lampes par année ou par quartier. Les jeunes gentils hommes à prène aussi leur langue grand'mère de la manière la plus propre. On prend grans soin de leurs mœurs et on leur enseigne à épeler. Il a prène a chanter, le plainchant, et à ferrer les chevaux

de main de maître. Il fait et raccommode aussi les bottes et les souliers, enseigne le hautbois et la guimbarde, coupe les cors, soigne et met les vésicatoires, au plus bas prix. Il donne des lavemens et purge à un sous la pièce, enseigne au logis les cotillons et autres danses et vat en ville. Vend en gros et en détail la parfumerie dans toutes ses branches. Vend toutes sortes de papeteries, cires à décrotter, harengs salés, pain d'épices, brosses à frotter, sourcilières de fil d'archal et autres confitures, racines cordiales et de gode frais, sossices et autres légumes.

J'enseigne la joggraphy et marchandises étrangères tous les Mercredi et Vendredi. Dieu aidant, par moi, Isaac Macaire.

Ne voilà-t-il pas un habile homme, ayant de très nombreuses cordes à son arc ?

La principale attribution des barbiers reste la saignée. Elle se pratique sur une échelle vraiment extraordinaire. On saigne à propos de tout et à propos de rien. Tous y passent, les jeunes comme les vieux, les enfants encore à la mamelle comme les vieillards. Gui Patin, monomane de la saignée, n'hésitera pas à se faire saigner sept fois pour un simple rhume.

La saignée a du reste toute une technique, tout un cérémonial, et chaque barbier possède dans son « lancettier » tout un assortiment de lancettes de divers modèles, adaptées aux différents cas. Comme on ignore la circulation du sang, chaque veine a ses indications spéciales. L'« empirique charitable » énumère quarante-sept veines saignables : derrière les oreilles pour les vieux catharres, au cou pour la gourme, à la saphène pour les inflammations de la matrice, etc. Il y a aussi des indications très précises selon le jour, la saison... C'est ainsi qu'il est de tradition à Paris de se faire saigner le premier mai. Pour rien au monde un Parisien à la page ne raterait cette date sacro-sainte. Certains jours sont bons, d'autres mauvais : les almanachs annuels renseignent le public ; ils ne sont du reste pas toujours d'accord... En outre il faut saigner au pied droit au printemps et en été, au gauche en automne et en hiver.

Molière n'a pas manqué de mettre en scène la fameuse saignée, dans *Monsieur de Pourceaugnac* (1).

PREMIER MÉDECIN. — . . . Il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à Monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante et à cette cacochymie luxuriante partout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement ; c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses : en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique, et même si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir ; et en même temps, de le purger, désopiler et évacuer par purgatifs propres et convenables, c'est-à-dire par cholagogues, mélanogogues, etc., *Dixi*.

DEUXIÈME MÉDECIN. — . . . Monsieur, vous avez peint fort graphiquement, *graphice depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie ; il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose ou la prognose ou la thérapie . . . Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam*. Tout ce que j'y voudrais, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair, *Numero Deus impare gaudet*, etc. . . ».

Et il prescrit l'inverse de ce qu'avait ordonné son collègue...

*
* * *

La nouvelle corporation des barbiers barbants et étuvistes, amenée d'Italie par la Reine Marie de Médicis à la fin du xvi^e siècle, « gens paillards s'il en fut », écrit déjà un auteur du temps, tient commerce de bains et étuves et elle fait le poil. On y pose aussi des « cornets ». . . des cornets, c'est-à-dire des ventouses . . . Ils tiennent en outre un autre commerce, plus discret, qui s'apparente davantage à celui de la Maison Tellier et où fonctionnent d'autres glandes que les sudoripares . . .

(1) MOLIERE, *Monsieur de Pourceaugnac*, Acte I, scène VIII.

*
* *

La corporation des matrones ou sages-femmes est placée sous le contrôle direct des chirurgiens-jurés. Elle aussi remonte au Moyen-Age. Appelées d'abord « ventrières » puis « matrones » elles protestèrent, le terme étant devenu discourtois. Au xvii^e siècle on ne les appelle plus guère que sages-femmes ou accoucheuses. Elles suivaient des cours rudimentaires que leur faisaient les chirurgiens-jurés de l'Hôtel-Dieu. Après quelques années de stage elles passaient un petit examen qui leur permettait d'être sages-femmes jurées. Elles prêtaient serment entre les mains du prévôt de Paris et huit jours après elles « pouvaient mettre et apposer, au devant de leurs maisons, enseignes de saiges-femmes, comme ont les autres ; qui sont une femme portant un enfant, et un petit garçon portant un cierge, ou un berceau, avec une fleur de lys si bon leur semble ». Elles avaient des statuts très précis qui eussent été parfaits si elles s'y fussent soumises. Il y est notamment stipulé qu'« elles ne toucheront les patientes qu'au préalable elles n'aient ôté leurs bagues de leurs doigts, si elles en ont (précise le légiste qui pense à tout), et lavé leurs mains ».

En fait, sauf de rarissimes exceptions, elles étaient d'une ignorance crasse et contribuaient dans une large mesure à accroître prématurément le nombre des anges... Elles y risquaient gros du reste, les juges du Châtelet étant plus expéditifs que nos modernes jurys : ils savaient au besoin, provoquer les aveux. La seule sanction était le bûcher en cas de culpabilité.

Déjà l'on trouve quelques chirurgiens spécialisés dans l'art des accouchements et dès le milieu du siècle on commence à les préférer aux sages-femmes, à la Cour et dans la haute bourgeoisie depuis que la Dauphine et M^l^{le} de La Vallière

ont donné l'exemple en recourant aux soins du chirurgien Julien Clément.

Naturellement, les accouchements au xvii^e siècle donnaient lieu à toute une série de soins rituels, fort amusants, et dont certains subsistent dans nos campagnes, et la thérapeutique à appliquer pendant la gestation était tout un poème.

« Tout le monde convenait, dit Franklin (1), qu'une femme enceinte devait être saignée à quatre mois et demi, à sept et à neuf mois, le plus près possible du terme de l'accouchement. » On s'accordait moins bien au sujet des purgations et plus du tout quand il s'agissait de savoir si la femme devait continuer à satisfaire . . . à ses obligations conjugales.

La femme enceinte qui faisait une chute avait deux moyens infallibles de conjurer les suites de cet accident. Il lui suffisait d'avaler aussitôt un morceau de soie cramoisie découpé menu et introduit dans un œuf, ou bien les germes de sept œufs frais mis dans le jaune d'un huitième.

Pour obtenir une bonne délivrance rien ne vaut de « faire asseoir la femme sur le cul d'un chaudron chaud, ou de lui mettre sur le ventre le bonnet de son mari. Cette tiédeur, ajoute Laurent Joubert, ramollit le croupion et le rend plus facile à céder . . . ».

Il y a nombre d'autres recettes aussi bizarres. Toutefois il était admis par tous que, l'accouchement terminé, on devait recouvrir le ventre de l'accouchée de la peau d'un mouton noir qu'un boucher venait égorger sur place, car il fallait que la peau fût toute fraîche.

Pour les premières couches de la Dauphine, raconte Dionis, le boucher ayant terminé son œuvre dans une pièce voisine se hâta de gagner la chambre de la Princesse, portant dans son

(1) FRANKLIN, *Variétés chirurgicales*, p. 101 sq.

tablier la peau qu'il craignait de laisser refroidir. Mais celle-ci tenait encore à l'animal par un lambeau, de sorte que le mouton écorché arriva dans la chambre, jusqu'au pied du lit. La frayeur des assistants fut telle que Clément renonça désormais à cette pratique... A la Cour, l'accouchement des princesses du sang était un événement auquel toute la Cour assistait : quant à celui de la Reine, il était public... et M^{lle} de Campan dans ses Mémoires nous a retracé des scènes fort pittoresques à cet égard.

Il existe enfin des *matrones-jurées*, chargées d'éclairer la justice sur certains cas de médecine légale ayant trait à leur spécialité.

* * *

Autre auxiliaire du médecin : l'apothicaire.

La corporation des apothicaires descendait de celle des « épiciers » du Moyen-Age, qui débitaient les fameuses « épices », originaires d'Orient, ainsi que le sucre, qui était rare et coûteux, comme en 1943. Il provenait aussi d'Orient, d'Alexandrie principalement, et ne servait que comme médicament.

Peu à peu les apothicaires se séparèrent des épiciers, mais jusqu'au XVIII^e siècle ils continuèrent à vendre du sucre. « Un chancelier sans sceau est comme un apothicaire sans sucre », dit un vieux proverbe et d'Assoucy, qui — quoi qu'en dise Boileau — avait des lecteurs, pouvait écrire : « Il est aussi difficile de trouver dans Paris un apothicaire sans sucre qu'un avocat sans cause. »

Nos apothicaires sont déjà célèbres par leur mauvaise foi sur la qualité de leurs drogues, et par leur toute spéciale habileté à « ferrer la mule ».

Du temps de Molière, entièrement dégagés des épiciers, ils tiennent « officine de médicaments ».

De superbes pots, d'habitude en porcelaine de Rouen ont remplacé les « silènes » chères à Rabelais (1) et, sagement rangés sur leurs étagères, attendent la pratique.

L'exercice de la profession est périodiquement surveillé par les Jurés de la Corporation, obligatoirement assistés, à la grande fureur de nos apothicaires, par deux Docteurs Régents, « inspecteurs des apothicaireries ».

A partir de 1637 il existe un « codex » officiel où est indiqué le mode de préparation des drogues ainsi que leur nomenclature. Il remplace le vieil « Antidotaire Nicolas » qui était en vigueur depuis le XIII^e siècle.

Les apothicaires doivent exécuter les ordonnances des Docteurs Régents et ne pas délivrer de drogues n'ayant pas l'assentiment de la Faculté. Inutile de dire que ces restrictions restaient généralement lettre morte, et que les confrères de M^e Fleurant faisaient beaucoup d'exercice illégal. Aussi ne tardèrent-ils pas à s'attirer les foudres de la Faculté. Vers 1630, cette dernière avait défendu l'usage de l'antimoine, qu'elle considérait comme un médicament dangereux ayant par dessus le marché le tort d'être en faveur auprès des médecins de Montpellier. Il se prescrivait surtout sous forme de « vin émétique ». Gui Patin écrit :

« L'antimoine a tué plus de gens que n'a fait le Roi de Suède en Allemagne... Les chimistes, les apothicaires et les charlatans sont les démons du genre humain, principalement quand ils se

(1) RABELAIS, *Gargantua* : Prologue.

« Silènes estoient jadis petites boites, telles que nous voyons de présent es boutiques des apothecaires, pintées au-dessus de figures joyeuses et frivoles, comme de harpies, oysons bridéz, lièvres cornuz, canes bastées, boucqs volans, cerfs limonniers et aultres telles peintures contrefaites à plaisir pour exciter le monde à rire (quel fut Silène maistre du bon Bacchus) ; mais au dedans l'on réservait les fines drogues comme baulme, ambre gris, amomom, musc, zivette, pierreries et aultres choses précieuses. »

servent d'antimoine. Le prétendu démon d'enfer n'en tue pas tant que ce démon chimique ou ce venin chimique... On a fait ici des vers contre l'antimoine, dont six personnes sont mortes en huit jours, tous remarquables et même feue Madame la Princesse douairière en est morte, en ayant pris trois fois de la main de Guénault l'aîné qui est un grand empoisonneur chimique... »

Soutenus par les médecins de Montpellier et le groupe des « jeunes », les apothicaires continuèrent à en délivrer, malgré l'ukase décanal. Alors commença ce qu'on a appelé « la guerre de trente ans des apothicaires ». La Faculté, Gui Patin en tête, partit en guerre contre « l'apothicaire, animal *fourbis-simum, faciens bene partes et lucrans mirabiliter* ». Elle affirma qu'on peut guérir toutes les maladies avec la lancette et la seringue, la casse et le séné, le sirop de roses pâles et de fleurs de pêcher. Tout le reste de la pharmacopée était inutile. Si les malades se trouvèrent en général fort bien de cet ostracisme, les apothicaires s'en trouvèrent par contre fort mal : c'était la ruine... La guerre se termina en 1660 par le triomphe des apothicaires. Que s'était-il passé? — La typhoïde du Roi. Louis XIV alors âgé de 20 ans était tombé malade, pendant la campagne de Flandre, d'une mauvaise fièvre qui ne faisait qu'empirer. On eut en fin de compte l'idée de s'adresser à l'antimoine : une once suffit à purger le Roi vingt-deux fois et il ne tarda pas à guérir, — malgré l'antimoine. Ce fut un chant de triomphe chez les antimoniistes, et un moine, le Père Garneau, composa à cette occasion un poème historico-comique de 2.000 vers octosyllabiques, *La Stimmimachie*, ou le Grand combat des médecins modernes touchant l'usage de l'antimoine.

La Faculté dut s'incliner, retirer son décret et autoriser la vente du médicament.

La victoire des apothicaires fut du reste une victoire à la Pyrrhus. Dans l'intervalle en effet, pour faire pièce à leurs ennemis, les médecins avaient fait rééditer un petit opuscule

qui eut tout de suite un succès considérable : *le Médecin charitable*. Son auteur y expliquait les moyens de préparer à domicile et à peu de frais les médicaments... et le public s'était vite déshabitué de la vieille pharmacopée et des boutiques des apothicaires.

*
* * *

Comme il fut le siècle de la saignée, le xvii^e siècle fut aussi celui du clystère. Sur ce facile sujet, peintres et dessinateurs, graveurs et mémorialistes s'en sont donné à cœur joie et c'est par milliers que l'on compte les estampes montrant le carabin dans l'exercice de ses fonctions...

Dans son livre sur les médicaments, Franklin (1) cite le Sonnet de Courval expliquant d'après ce farceur de Pline l'origine de l'instrument cher à M^e Fleurant :

Le lavement serait originaire d'Égypte. C'est l'ibis, oiseau sacré qui aurait fait connaître ce laxatif à ses adorateurs : ils avaient appris l'usage des clystères parce qu'ils avaient remarqué l'oiseau nommé Ibis, qui est une espèce de cicoigne, puiser l'eau de la mer avec son bec, et se la mettre au fondement pour lui ouvrir le ventre.

Ambroise Paré avait déjà reproduit la même erreur.

En réalité comme l'a montré l'égyptologue Chabas (2), il y a confusion faite par le narrateur ancien entre l'ibis et le Dieu Toth dont le nom s'écrivait précisément par le même hiéroglyphe, dieu toujours figuré avec une tête d'ibis. Or Toth passait chez les anciens Égyptiens pour avoir initié les hommes à l'art médical.

Je n'ai pas le temps de suivre les vicissitudes de cet instrument à travers les siècles. Disons seulement que du temps

(1) A. FRANKLIN, *Les médicaments*.

(2) CHABAS, *La médecine des anciens Égyptiens*, in *Mélanges égyptologiques*, 1^{re} et 2^e séries.

de Molière, il fait partie des ustensiles indispensables dans toute maison bourgeoise. Dans le *Médecin charitable* déjà cité, l'auteur précise « qu'il faut avoir premièrement deux seringues avec leurs estuis, l'une pouvant servir à la maison avec deux canons (c'est-à-dire deux embouts) d'ivoire, l'un pour donner clystères aux grandes personnes et l'autre pour les petites.

« Un pot d'estain à mettre clystère, pour le garder et faire chauffer lorsqu'on le voudra donner.

« L'autre seringue aussi avec deux canons de *buys* pour prester charitablement aux pauvres quand ils en auront affaire. »... Charité bien ordonnée ne commence pas par soi-même...

Quant à l'opération elle-même, pour en avoir une relation vécue, il suffit de lire dans Saint-Simon ce qu'il raconte au sujet de la duchesse de Bourgogne... On y trouve encore l'anecdote du lavement administré par le Marquis d'Estoublon à la belle M^{me} de Brégis, et qui fit rire toute la Cour.

Les combles des palais royaux avaient été aménagés en petites chambres, comme les cellules d'un couvent, pour y loger les personnes les plus favorisées qui suivaient la Cour. Cette disposition de logement amenait quelquefois les aventures les plus drôlatiques.

Un soir, donc, certaine dame était couchée dans son lit, la tête tournée vers la ruelle, et découvrait à sa femme de chambre des charmes que Voiture a daigné célébrer en vers précieux ; tandis que la camériste, armée de l'instrument redouté de M^r de Pourceaugnac, se préparait à opérer⁽¹⁾.

Je cite maintenant Saint-Simon :

Estoublon (Jacques Grille, marquis d'Estoublon) était de bonne condition et provençal, un fort honnête homme, mais plaisant au dernier point, et un grand homme noir, olivâtre qui

(1) CABANES, *Les Gayetés d'Esculape*, p. 59 sq.

ne rioit jamais, avec je ne sais quel air niais et naturel, dont il attrapoit les nouveaux venus.

Une fois, passant devant la chambre de M^m de Brégis, qui donnoit sur une gallerie à Saint Germain, il en trouva la porte entr'ouverte et la vit sur son lit. Il se glisse doucement, insinue le lavement, remet la seringue et se retire.

La femme de chambre, qui était allée dans la garde-robe chercher je ne sçais quoy, revient et propose à sa maîtresse de se remettre en posture ; elle demande ce qu'elle veut dire, et ajoute enfin qu'elle rêve apparemment. Grande cacophonie entre elles. Enfin la femme de chambre regarde à la seringue et la trouve vuide, et proteste tant et si bien qu'elle n'y a pas touché, que la Brégis croit que c'est le diable qui lui a donné son lavement.

C'était une antique beauté et grande intrigante, et à qui, de la Régence et de la jeunesse du Roy et de Monsieur il était resté une grande familiarité avec eux et la Reine-mère. Dès qu'elle parut chez elle, voicy le Roy et Monsieur à lui parler de lavement ; et elle étonnée et furieuse tout ce qu'on peut l'être, apprit la dernière de la Cour, ce qu'elle devait à Estoublon.

*
* *

Comme la visite médicale, le clystère est tarifé, le prix — imposé dirions-nous — est de quinze sols, ce qui explique l'épigramme célèbre en forme d'épithaphe, souvent citée :

Ci-gît qui, pour un quart d'écu,
S'agenouillait devant un c...

*
* *

Molière n'a pas plus épargné les apothicaires que les médecins. Dès la première scène du *Malade Imaginaire* nous sommes en plein cœur du sujet. Argan est en train de compulser le mémoire mensuel de monsieur Fleurant.

... Plus du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif et remollient pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de Monsieur. Ce qui me plaît, de Monsieur Fleurant, mon

apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. Les entrailles de Monsieur, trente sols. Ouy mais Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut encore être raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement, je suis votre serviteur, je vous l'ay déjà dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à 20 sols, et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est dix sols : les voilà : dix sols. Plus du dit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhu-barbe, miel rosat et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de Monsieur, trente sols : avec votre permission dix sols. Plus dudit jour le soir un julep hépatique, soporatif et sommifère, composé pour faire dormir Monsieur, trente-cinq sols. Je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sols six deniers. Plus du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de Monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres... Ah ! Monsieur Fleurant c'est se moquer, il faut vivre avec les Malades. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît... Plus du vingt-sixième, un clystère carminatif pour chasser les vents de Monsieur, trente sols. Dix sols, M^r Fleurant... (Et le relevé continue)... Plus du vingt-huitième... une potion cordiale et préservative composée avec douze grains de bézoard, sirops de limon et grenade et autres suivant l'ordonnance, cinq livres. Ah, Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît : si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade, contentez-vous de quatre francs : vingt et quarante sols... Si bien donc que de ce mois j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et huit médecines ; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, et douze lavemens ; et l'autre mois il y avait douze médecines et vingt lavemens. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-cy que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela...

Cette longue scène est très révélatrice des mœurs du temps car elle énumère un certain nombre de médicaments usités au

xvii^e siècle, en même temps qu'elle montre, sur le vif, saisies par l'incomparable artiste qu'est Molière, les fameuses « parties » d'apothicaire, comme les roueries de notre malade imaginaire et sa complète soumission à son médecin.

*
* *

La maison royale était naturellement bien fournie en apothicaires. Quatre apothicaires et quatre aides étaient attachés à la Personne Royale. Tous servaient par quartier (1).

Comme l'archiâtre, « le charroy de l'apothicairerie » suivait partout le Roi, et j'ai déjà montré que leur service ne chômait guère.

Vers la fin du règne, lors de la domination de la rigide et austère M^{me} de Maintenon, les mots « clystère » et « lavement » n'eurent plus cours à Versailles. Le Dictionnaire de l'Académie ayant accepté le premier, elle se fâcha et le fit supprimer. Dès lors le Roi ne prit plus que des « remèdes ». Les apparences étaient sauvées . . .

D^r LOTTE.

(à suivre.)

(1) FRANKLIN, *Les médicaments*.

CHRONIQUE DES LIVRES.

Les Écrivains chez eux. Hommage à C. F. Ramuz.

N'est-ce pas Paul Claudel qui prétend que « tout artiste vient au monde pour dire une seule chose, une seule petite chose ; c'est cela qu'il s'agit de trouver en groupant le reste autour ». Et Robert de Traz semble être du même avis : « Je ne demande pas que les écrivains, en troupe bourdonnante, parlent de tout en toute occasion, comme s'ils voulaient régenter la cité. Je dis seulement que l'un d'entre eux, à une minute précise, prononce la parole qui délivre, celle qui apporte la certitude et qu'il est le seul à pouvoir articuler. »

C'est ainsi qu'il faut entendre la prière de Ramuz dans *Raison d'être* : « Qu'il existe un livre, un chapitre, une simple phrase, qui n'aient pu être écrits que chez nous, parce que marqués dans leur inflexion par telle courbe de nos collines ou scandés dans leur rythme par tel retour du lac sur les galets de nos rivages — que ce peu de chose voie le jour et nous nous sentirons absous. »

A Paris où il découvre le sens vrai de sa vocation d'artiste, Ramuz écrit dans son *Journal*, à propos d'*Aimé Pache, peintre vaudois* : « Tu sais d'où tu viens ; parce que tu as derrière toi une terre et une race, il y a une manière de dire qui doit être

la tienne ; il y a pour toi des obligations.» Et c'est précisément parce que, loin de son pays, Ramuz a évoqué sa terre natale, comme s'il la serrait dans ses bras pour en extraire la sève vivante et permanente, que son œuvre prend une telle valeur humaine, dépassant les étroits horizons qui l'avaient limitée jusque là.

Depuis qu'en Suisse la rigidité de la réforme calviniste avait comme desséché les promesses en fleurs de la Renaissance, — je pense à la physionomie austère de l'ancienne Genève, qui était de tradition dans la littérature française — l'habitude du « conformisme » avait orienté la pensée des écrivains romands vers un moralisme, s'analysant sans cesse et toujours replié sur lui-même, comme, en témoigne le *Journal intime* de Frédéric Amiel.

Et voici qu'apparut peu de temps après Charles Ferdinand Ramuz. « J'ai besoin d'une terre, écrit-il, sinon je me sentirais perdu ; il faut tout le temps que je me réfère à elle. » En vertu de quoi, échappant à la froide analyse de ses devanciers, à leur conception abstraite de l'homme et de la vie, il chante d'abord, en images concrètes, son *Petit Village*, dans le papillonnement bleu des vignes sulfatées, par ces jours clairs où les montagnes de Savoie se fondent insensiblement dans les eaux moirées du lac. Et ce dialogue continu et nécessaire de Ramuz avec sa terre vaudoise, le fait participer à l'âme même de son pays et de sa race.

Si dans les premières œuvres, l'homme est pour un temps au centre du récit — *Jean-Luc, Aline, Samuel Belet*, — après l'*Adieu à beaucoup de personnages*, c'est la nature, parfois rude et sauvage, qui devient le héros principal : *Derborence, Grande Peur dans la Montagne, Présence de la Mort*, où les personnages ne sont que des points de repère dans la vision du drame qui se prépare — foudre, torrents, avalanches — comme si les forces surnaturelles du *Règne de l'Esprit malin*, s'ingéniaient à détruire les choses et les êtres.

Et le destin — fatalité aveugle — qui s'accomplit, n'est pas — n'est plus — comme dans les premiers livres, celui d'un individu, mais d'une communauté entière, celle d'un hameau ou d'un alpage, celle d'une vallée ou de tout un coin de pays.

*
* *

C'est à Pully, près de Lausanne, qu'a toujours vécu Ramuz, dans une maison rose aux murs épais « La Muette », entourée de vignes en pente qui dévalent jusqu'au lac. A l'intérieur, des meubles de style, un bahut valaisan ; sur une étagère ancienne plusieurs de ces plats polygonaux, en tôle émaillée, que l'on faisait en 1830. Des natures mortes, vaguement hollandaises, deux aquarelles de la Provence, qu'on croirait de Cézanne et qui sont d'Eisenschitz. Et sur un divan bas, pourquoi ces trois flûtes sorties de leurs étuis ? L'auteur de *Chant du Rhône* jouerait-il de cet instrument, flûte d'argent, musique enchantée, quand miroite au loin, sous un ciel blanc d'été, le lac qu'il voit de sa fenêtre ?

Dès que je parle musique ou peinture, il m'écoute, lui qui n'écoute jamais quand on parle littérature ! « C'est un grand fumeur, m'avait dit le peintre Cingria avant ma visite, il aime à parler de tabac et de cigarettes, des diverses marques qu'on trouve dans toutes les contrées du monde. Et aussi des différences du change, d'objets d'art trouvés un peu partout, de bibelots et même d'allumettes... de ces allumettes « soufrées » qui ont du vert au bout et qu'on achète dans les épiceries ! »

Je remarque au mur une collection de pipes, et sur la table de travail, de belles boîtes en cuivre pour mettre ces allumettes ainsi que des petits pots d'encre de plusieurs couleurs et ce papier au grain si fin que Ramuz couvre chaque matin de sa grande écriture régulière, presque sans rature. J'aimerais lui parler de ses œuvres, de ses projets, de ses « intentions », mais je sais d'avance qu'il ne m'écouterait pas.

En philosophie, il trouve des solutions merveilleuses s'il voit que l'on en parle bien, c'est-à-dire en langage simple, comme était le latin des gloses du XIII^e siècle. Et comme les termes obscurs le font « tiquer » d'une façon comique, il sait profiter de votre rire, non pour vous contredire, mais pour rétablir en termes clairs l'énoncé du contraire. C'est à ce jeu que s'est laissé

prendre, un jour, à Pully, la receveuse du bureau de poste, qui lui vantait l'intelligence d'une de ses amies. « Est-elle jolie? lui demanda-t-il, car si l'intelligence périt, la beauté reste. — Chez la femme surtout, ajouta-t-elle. — Non, surtout chez l'homme! »

*
* * *

Depuis quelques années — et même en temps de guerre — l'œuvre de Ramuz connaît en Suisse une multiple actualité, j'entends cette actualité passagère qui tient de la curiosité publique, — non l'actualité profonde qui échappe au moment présent et que possède constamment l'auteur de *Grandeur et de Taille de l'Homme*.

Les meilleurs journaux lui demandent des articles inédits; deux thèses de Lettres lui sont consacrées ainsi que plusieurs conférences, organisées dans différentes villes; son dernier roman est édité à la fois par la *Guilde du Livre* et *Aujourd'hui*. Ce prix littéraire de la « Fondation Schiller » lui est décerné et la publication complète de ses œuvres est entreprise par l'éditeur Mermod.

Dans *Si le Soleil ne revenait pas* (1), paru après *Derborence*, le mythe de la fin des temps exprime une fois de plus cette peur élémentaire que Ramuz semble avoir pour mission de nous rappeler sans cesse. Le hameau de Saint-Martin est tapi dans un repli du mont, comme écrasé par toute cette ombre froide où passe le vent des cimes. « Petit village, dont on dirait qu'on l'a serré entre ses mains, avant de le poser là-haut hors du monde. » C'est dans cette solitude que le vieil herboriste annonce à Révaz, qui souffre d'un genou, la prochaine extinction du soleil. Le soir, les hommes commentent la nouvelle chez Pralong. Tout le poids de la peur pèse sur Saint-Martin. Chacun entasse du bois sous l'avent de son chalet, dans sa cave et dans son cellier. La lumière et la chaleur disparues, ce sera la fin du monde! C'est alors qu'Isabelle, de tout le printemps de sa

(1) Éd. « Guilde du Livre » et « Aujourd'hui » Lausanne..

jeunesse et de son amour, décide d'écartier le péril. Comme Thérèse de *Derborence*, elle court la montagne dans la nuit décisive, suivie de quelques hommes gagnés à sa foi. Elle invoque longuement les étoiles et quand elle redescend, elle voit luire l'aube au village, comme chaque jour.

Dans la nouvelle, qui porte le même titre, sorte de poème en prose, paru en 1914, le soleil disparaît réellement et la catastrophe reste de ce fait une invention poétique, à laquelle l'imagination du lecteur veut bien consentir. « Cinq coups sont tombés du clocher et le jour ne se lève pas ! Au-dessus des jardins et des champs, qui font un seul bloc, un grand ciel tout noir, plein d'étoiles blanches. Les portes s'ouvrent ; les volets battent ; de partout des voix s'élèvent qui demandent du secours. Et Rose-la-Folle passe en poussant un grand cri... ».

Dans le roman, paru plus de vingt ans après, le soleil revient et, cette fois, l'on oublie la présence de l'auteur qui imagine à nouveau l'effroi du même village, perdu dans les neiges. Et la force de suggestion de ces deux livres qui se ressemblent, tient plus encore à l'inspiration du romancier — à la mythologie du poète — qu'à l'étonnante maîtrise de ses moyens. Je songe, en effet, que si souvent dans son œuvre, l'apparition du soleil crée la nouveauté et la fraîcheur des choses. Rien de surprenant à ce que la fin de toute lumière exprime ici la terreur suprême. Et comme, chez Ramuz, le symbole recouvre plusieurs drames, celui des villageois dans l'épouvante n'est que le plus superficiel, car au-delà, c'est le drame humain qui se joue, le drame universel, toujours le même, celui de notre existence que nous savons éphémère, mais dont nous n'osons pas affronter de sang-froid la fin dernière.

Et puisque certains critiques reprochent à l'auteur de reprendre les mêmes sujets, sans souci de se « renouveler », comme ils disent, je leur objecte que précisément cette grande patience de Ramuz à refaire le même livre avec l'humble orgueil de saisir de mieux en mieux sa propre vérité, me permet de l'admirer et de l'aimer encore davantage, comme j'admire le labeur incessant et les nombreuses reprises des artistes du Moyen âge, des grands peintres verriers de Chartres ou de Reims. C'est là,

je crois, le plus bel hommage que je puisse adresser à un écrivain dont les fréquents retours des mêmes rythmes et des mêmes thèmes montrent bien qu'ils tiennent profondément aux données mêmes de l'être.

*
* *

Aux universités de Bâle et de Fribourg, deux thèses de Lettres sur Ramuz sont soutenues devant des auditoires comblés. L'une, riche en idées, a le mérite de graviter tout entière autour de ce grand vœu d'unité qui est bien le centre vivant de l'œuvre ramuzienne ; l'autre, au moyen de minutieuses analyses met en lumière les démarches spontanées de Ramuz, romancier, ses rythmes préférés, ses répétitions voulues de mots ou de phrases, tout ce jeu de « similitudes » et de « parentés », si sensible dans le style et le verbe imagé du poète.

A Zürich, lors d'une « Exposition du Livre », dans une conférence intitulée « Grandeur de Ramuz », grandeur née de sa constance à interroger son pays, M. Maurice Zermatten montre que c'est d'abord en peignant que Ramuz a contemplé ces types de vigneron, de bûcheron, de taupiers, de pêcheurs, « qui attendent et se tourmentent, qui aiment et regrettent en silence. » Ce que Ramuz cherche à tâtons, ce n'est pas lui-même ; c'est la condition des hommes de son pays, dans leur mystérieux rapport de communauté. Et dans l'imagination de M. Zermatten, voici venir les uns après les autres, à l'appel du poète, les premiers personnages de sa création romanesque, si continue : Aline d'abord, suivie de loin par Aimé Pache et Samuel Belet. Magnenat avec sa serviette sous le bras. Farinet qui distribue des pièces de monnaie, toutes neuves, aux jeunes filles... Et les Savoyards de l'autre rive... Et les Valaisans du Haut-Rhône, attirés par la fête foraine du petit village posé au bord de l'eau.

A Berne, dans le discours qu'il prononce après avoir reçu le grand prix littéraire de la « Fondation Schiller » pour l'ensemble de ses œuvres, Ramuz se défend de n'avoir pas été un écrivain purement régionaliste. « Si j'ai fait choix, dit-il, d'une humanité toute primitive et élémentaire, c'est d'abord que je l'avais devant

moi. » Et voici comment il a procédé pour élever ses personnages sur le plan poétique : « Les hommes ayant d'autant plus tendance à différer que leurs idées se compliquent davantage, dans mon désir de les voir se rassembler, j'ai supprimé l'idée qui divise et les intérêts qui séparent. » Il a donc cessé d'être un réaliste. Sans perdre contact avec la réalité — vérité du ton local — il s'est proposé de donner à la nature — celle des êtres et des choses — une équivalence plastique qui soit l'œuvre de l'esprit. En transfigurant ainsi le monde et les hommes par sa vision d'art, il a peint des paysans taciturnes, créatures inquiètes ou résignées, dont les conversations graves n'ont rien de ces propos grivois et colorés que l'on entend souvent dans les cafés de village. « C'était le soir, un nouveau soir, lit-on dans *Guérison des Maladies*, un qui s'est ajouté aux autres ; nous, on est dessous, on subit. » Par contre, chez Ramuz, les femmes sentent moins le poids de la fatalité, comme si elles avaient plus de résistance morale. Plus vaillantes devant l'adversité, ce sont elles qui sauvent presque toujours les hommes. « Ils avaient en face d'eux la montagne, lit-on dans *Derborence*, et elle est méchante avec ses murailles et ses tours immenses, elle est toute puissante ; mais voilà qu'une faible femme s'est levée contre elle et qu'elle l'a vaincue, parce qu'elle aimait Antoine, parce qu'elle a osé. Ayant la vie, elle est allée là où était encore la vie et ramène ce qui était vivant du milieu de ce qui est mort ! » Et je pense que dans sa peinture des rapports de l'homme et de la femme, Ramuz est encore plus près de la nature primitive que dans celle de ses paysages tourmentés et tragiques.

Enfin, à Lausanne, l'éditeur Mermod publie en vingt volumes les *Œuvres Complètes* (1) de C. F. Ramuz, romans, essais, nouvelles, contes et poèmes. Après *Petit Village*, *Aline*, *Circonstances de la Vie*, *Jean-Luc persécuté*, *Aimé Pache* et le *Village dans la Montagne*, les *Nouvelles et Morceaux* depuis longtemps introuvables en librairie, forment la matière des cinq premiers volumes avec des *Fragments de Journal* inédits et ces ravissants *Poèmes en prose*,

(1) Éd. Mermod, Lausanne.

aussi fluides, transparents et profonds que l'eau dont ils célèbrent le mystère.

« Nous n'entendrons même plus sonner les heures de la terre, car nous sommes sur l'eau où il n'y a plus de temps. »

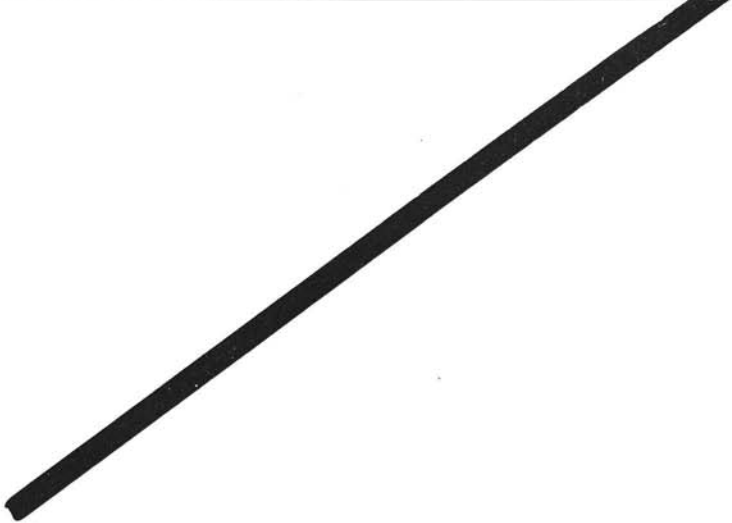
« Ma pensée aura la beauté de la force qui s'épuise ou de la faiblesse qui s'avoue, l'une subite et brève, l'autre durable, et toutes deux fécondes, car maintenant elle est de celles qui renoncent souvent vers le soir. »

« Elle considère alors l'image du lac qui garde son espace dans l'immobilité où les vents le réduisent, et qu'il est menaçant quand même, parce qu'il va bondir à la moindre invitation des cieux. »

Les deux autres séries, de cinq volumes chacune, outre le *Règne de l'Esprit malin*, *Guérison des Maladies*, *Signes parmi nous*, *Chant de notre Rhône* d'un si haut lyrisme, *Salutation paysanne* et *Joie dans le ciel*, comptent encore des ouvrages épuisés depuis plusieurs années. C'est le cas, par exemple, de *Séparation des races* et de cette *Présence de la mort*, qui révèle une tendance à la systématisation, comme d'ailleurs la *Salutation paysanne* où l'égotisme créateur prenait déjà le pas sur l'observation objective et le sens de la mesure. Affirmation d'un idéalisme qui dénie au monde toute valeur autre que de représentation personnelle et originale. Défaut peut-être — si c'en est un — dont sont dépourvues les œuvres de la première manière ainsi que la plupart de celles qui ont paru après 1930. Défaut d'équilibre peut-être, chez un romancier, mais défaut passager et nécessaire, car on ne conçoit pas l'évolution ramuzienne sans la crise de *Salutation paysanne* — sorte d'impasse où risquait de la conduire l'individualisme de l'auteur, subordonnant le concept humain aux seules fins d'une esthétique.

Et maintenant que se poursuit l'édition des œuvres complètes et qu'au delà de cette étape « héroïque » le sens de l'harmonie a unifié les plans, l'art suprême de Ramuz dans *Derborence* et *Grande Peur à la Montagne* témoigne assez qu'il est l'aboutissement d'une sereine maîtrise et d'une victoire.

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE D'ÉGYPTE

CONTRIBUE AU DÉVELOPPEMENT AGRICOLE EN

- ⊗ fournissant de bonnes semences pour diverses cultures
- ⊗ fournissant les meilleurs engrais
- ⊗ donnant des conseils sur la mise en valeur des terres, le traitement du sol et l'amélioration des terres alcalines
- ⊗ donnant des informations de première main sur tous les problèmes agricoles, l'élevage et l'alimentation du bétail
- ⊗ donnant des conseils sur les questions hygiéniques et sociales relatives aux fermes

Visitez la ferme modèle de BAHTIM (près de Choubra)
et le Musée du Coton de GHÉZIREH

VOUS Y SEREZ LES BIENVENUS

La SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE

est toujours prête à discuter les problèmes agricoles
et à aider à les résoudre

B. P. 63 Ghézireh-LE CAIRE

Téléphone n° 46257

“AL CHARK”

PREMIÈRE SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE
D'ASSURANCES SUR LA VIE

Entreprise privée régie par la Loi n° 92 de 1939 et enregistrée sub. n° 2

Les circonstances actuelles imposent à tous et plus que jamais le devoir de veiller à la sauvegarde des intérêts de leur famille.

L'assurance sur la vie est encore plus indispensable aujourd'hui où la guerre constitue pour chacun une menace supplémentaire.

La Compagnie d'Assurances “AL-CHARK” couvre le risque de guerre dans des limites raisonnables et sans aucune surprime.

SIÈGE SOCIAL : au Caire en l'Immeuble de la Compagnie
15, Rue KASR EL-NIL, 15

AGENCES et REPRÉSENTANTS PARTOUT

R. C. 35

VIENNENT DE PARAITRE

Aux éditions de «LA REVUE DU CAIRE»

LA VÉRITÉ
SUR
LA RELIGION EN U.R.S.S.

D'APRÈS LES DOCUMENTS
ORIGINAUX DU PATRIARCAT DE MOSCOU
TRADUITS DU RUSSE.

PRIX P.T. 38

Présence de la France

(ou Lettres à des Français)

par
JACQUES ROGUÉ

«Je voudrais que ce livre soit largement répandu»

Gouverneur Général EBOUÉ

PRIX P.T. 18



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. G. 26426

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.